

LEÇONS

DE

L'HOMME,

OU

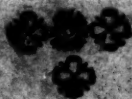
PARALLELE

DES PORTRAITS DU SIECLE,
& des Tableaux de l'Ecriture Sainte.

O U V R A G E

Moral, Critique & Anecdotique.

SECONDE PARTIE.



A L O N D R E S,

M. D. CC. LII

10

L'E C O L E

D E

L'H O M M E

O U

P A R A L L E L E

DES PORTS

& des Tâches de l'Industrie

MUSEUM
BRITAN

N I C M

Moral, Civile & Anecdote.

S E C O N D E P A R T I E



A L O N D R E S

M. D. C. C. LII



CLEF NATURELLE

Des Portraits de ce Siècle, contenus

dans cette seconde Partie.

A	Créon, époux commode,	Page 151
	Adrasfe, Grand Seigneur, qui cache ses	
	allures,	13
	Agapet, Petit-Maitre, vain de la tournure de	
	son habit,	156
	Agathe, jeune fille de peu de naissance, qui sé-	
	duit un jeune-homme riche qui l'épouse,	58
	Agathon, ami du jour,	148
	Agatocle, galant décidé pour les jeunes filles,	
	& qui épouse une vieille veuve à cause de	
	son bien,	62
	Albin, jeune-homme, qui passe de desirs en	
	desirs, sans le fixer,	
	Alcidamas, engagé au célibat par des vœux &	
	des Maitresses,	30
	Antoine, Général d'Armée, qui fait perdre une	
	bataille par jalousie,	120
	Antonin, Païsan, qui fait fortune au service	
	d'un homme heureux,	140
	Argene, Curé qui va prêcher à la Cour par	
	ambition,	123
	Ariston,	

C L E F

Ariste, Homme en Aigreur, qui souffre mal son
poussant la famille, 124
Aronce, épouse une prostituée publique, 12
Avarin, Financier, qui se sacrifie au digne du
suis, 155

B.

Basil, homme de qualité, qui choisit des
Maitresses parmi la populace, 20
Batule, préfère la vie de garçon au mariage, 26

C

Callide, Abbé ambitieux, qui souffle un Bé-
néfice à son ami, 160
Cephale, épouse une prude coquette, sans bien,
& est des-hérité, 137
Clarus, tient à l'Epée & au Rabat, les prend
par caprice, & les quitte de même, 137
Cleobule, croit le souverain bonheur attaché à
la satisfaction de tous les sens, 30
Cratere, ami du mari à cause de la femme, 151
Crispin, nouveau riche, qui épouse une fille
de la faveur, 132

D.

Daphobol, Seigneur, qui épouse la fille d'un
Financier, pour sa dot, & ne couche
qu'une nuit avec elle, 58
Daphnis, Seigneur, peu avancé, qui parvient
aux honneurs par sa femme, 126

E.

Ergamete aime les plaisirs, & les choisit, 31
Flavius,

DES PORTRAITS.

R.

Ravius, époux adultère, dur à sa femme
& dupé par les Maitresses, 14
Ricardor, jeune homme libertin, parce qu'on
lui refusoit de le laisser marier, 20

H.

Hébé, jeune fille, vendue par sa mère
un Grand-Seigneur, 15
Hecube, vieille folle qui épouse un jeune hom-
me qui la méprise, 64

Honorius, Homme bien-aimé gratuitement, 20

L.

Leandre, vieux garçon, qui épouse une jeu-
ne fille, 68
Lisette, Femme-de-Chambre à deux fins, 67
Lycoris, jeune Actrice, à qui plus lui donne, 69

M.

Marius, n'est pas content de sa fortune, 18
Martius, fait la fortune d'une femme qui
lui devient infidèle, 19
Menandre, Homme malheureux, dont la fem-
me augmente les tourmens, 41
Moncade, quitte les Finances, & achete une
belle Charge à la Cour, 122
Montalie, Epoux plein de morgue contre sa
femme, 99

O.

Orgon, Juge, qui fait tout pour sa Mai-
tresse, & rien pour sa femme, 100
Pbi-

P.

Philicon, s'amourache d'une peinture, 122
Philinte, Homme de mérite gratifié d'une
grande dignité qu'il n'a pas méritée, 121
Phorbas, ami, qui devant demander une De-
moiselle en mariage, pour son ami, la de-
mande pour soi, 161
Picard, Valet Maître, 37
Polidore, Epoux, qui rentre avec sa femme
après une séparation de dix ans, 32

S.

Sofina, riche Traitant, qui fait épouser à
son fils une Demoiselle de condition lai-
de & contrefaite, 89

T.

Theobalde, Ecclésiastique ambitieux, par-
venu par les femmes, 138
Theodule, Curé, qui veut se vanger de son Vi-
caire, qui lui avoit enlevé une riche Pén-
tente, 159
Theophile, dévot, mauvais ami, 166
Theophron, Abbé de Cour à l'affut des Bénéfi-
ces, 18
Timante, Robin; esclave de sa femme, 79
Timon, Robin; Courtisan, 120
T.... Oncle, qui parvient par la faveur, 134

V.

Varius, jeune sot, qui se tient fier de la
faveur ou sont les parens, 135
Zaire,

TABLE DES PORTRAITS

Zèle, fille aimable, & pleine de senti-
mens, qui s'entre un jeune homme de
l'égarment, 83

FIN des Portraits de la seconde Partie.

LEÇON VII. Du vrai bien. Pag. 1

32 VIII. Du vrai Mal.

36

37

des Hommes.

114

142 XII. Des Amis.

LE CO.

AT

TABLE

DES
LEÇONS

LEÇONS.

LEÇON VII. <i>Du vrai bien.</i>	Pag. 1
—— VIII. <i>Du vrai Mal.</i>	35
—— IX. <i>De Mariage.</i>	56
—— X. <i>De la puiff. des maris.</i>	95
—— XI. <i>De la Paſſion des Hommes.</i>	114
—— XII. <i>Des Amis.</i>	145



L'ECOLE

DE

L'HOMME.



S E P T I È M E L E Ç O N.

D U V R A I B I E N

~~NE~~ V A N T de prétendre donner
une idée juste du *Vrai Bien*,
~~NE~~ A si il y auroit une chose à faire.
~~NE~~ Ce seroit de réunir tous les
goûts différens en un seul. La pro-
position est extravagante, me dira-
t-on, & l'exécution impossible. J'au-
rois tort d'en disconvenir. Il se pré-
sente un milieu à prendre; c'est de
donner à chacun en particulier la con-
noissance de son *Vrai Bien*.
II. Partie.

Vrai Bien est la vertu.

noissance du *vrai Bien*, qui lui est propre : autre impossibilité. Existe-t'il dans le monde un Bien si vrai, qu'il remplisse notre cœur de telle sorte, qu'il n'y laisse plus de place pour aucun désir qui soit capable d'en altérer ou d'en changer les douceurs ; Oui.

Je m'explique : par le *vrai Bien* on doit entendre un objet fixe, déterminé, assez universel pour nous embrasser entièrement, & ne nous permettre pas même la plus légère attention sur tout ce qui nous environne. Nous ne devons penser qu'à cet objet principal, & ne réfléchir qu'à lui. Point de désirs qui ne soient pour lui : point d'envies qui ne tendent à lui : point d'affections que pour lui. En faut-il davantage pour faire comprendre quel est le *vrai Bien* ? Il ne me reste qu'un mot à dire pour le faire connoître absolument. A qui peut convenir une définition aussi étendue, qu'à la vertu ? Il n'y a donc que la vertu qui puisse nous ôter tous ces désirs étrangers qui troublent la possession de tous les biens. Donc le *vrai Bien* est la vertu. A

A combien de bagatelles attache-t'on d'ordinaire l'idée du *vrai Bien*, & combien en revient-on tous les jours. Il n'est pas beaucoup nécessaire de moraliser là-dessus, on se détrompe assez de soi-même. Un désir naît subitement, s'enflamme comme un de ces météores qui brillent dans les airs, & qu'un coup de vent dissipe. Nous avons désiré, & nous ne désirons plus, ou pour parler plus vrai, nous avons changé d'objet. Est-ce-là le *vrai Bien*? Pour en voir de plus près le faux, examinons-le dans ses causes & dans ses suites.

Ce n'est pas une petite affaire de différencier les objets dont on forme l'idole du *vrai Bien*. L'âge, l'humeur, les circonstances, ou les nécessités l'apprécient quelquefois, d'une heure à l'autre, avec des oppositions manifestes.

A trois ans un petit Moulin à vent, à six une Raquette & un Volent. Voilà à quoi se bernoient alors les désirs d'ALBIN encore enfant. La Jeunesse s'est présentée à lui entourée de nouveaux désirs pour de nouvel-

les babioles. Au Collège combien aspirait-il après le jour de congé! C'est après demain : encore deux jours. Un se passe : c'est demain.... C'est donc demain! c'est donc aujourd'hui. Ce jour si chéri s'écoule insensiblement, il n'est plus : qu'en reste-t'il? rien. Il en renaît d'autres désirs pour d'autres congés. Sevré des craintes de la férule il a commencé dès-lors à se croire heureux. Si, dans ce tems, vous l'eussiez interrogé sur le vrai Bien, il n'eût point hésité à vous répondre qu'il le possédoit. De retour à la maison paternelle, encore un peu de liberté, & le voilà content : un peu plus d'argent, & le voilà parfaitement content. Soyez-le, Albin, jouissez de cette liberté charmante : vous aimez la dépense; votre pere ne vous plaint rien. Vous devez être heureux. Albin, l'êtes-vous? Vous ne dites mot; j'ai crû vos désirs remplis. Vous n'êtes pas satisfait. Qui vous chagrine? J'aime ISABELLE, dites-vous, je l'adore. Je meurs si je ne la possède pas. Isabelle, je la con-
nois;

nois ; on ne peut que louer votre choix ; elle est de famille Patricienne, sage & aimable. C'est une chose à faire ; parlez-en à votre pere. On consent de vous donner Isabelle. On y ajoute de grandes charges, de gros biens & de bonnes rentes. Que j'ai de joie de vous voir enfin au comble de vos vœux ! Il épouse Isabelle : elle devoit faire son bonheur ; huit jours après (je lui donne tout le tems d'être heureux) en est-il de même ? Cette adorable Isabelle à qui, aux yeux de tout le monde, l'hymen paroît encore donner de nouveaux charmes, cette Isabelle est sa femme, & il ne l'aime plus. Il a tout fait pour l'avoir, on la lui a accordée. Il la possède à peine qu'elle lui déplaît déjà. Quelle nouvelle félicité faut-il à Albin ? Qu'il parle, on se fait fort de le contenter. Isabelle est blonde ; peut-être l'auroit-il aimé brune. N'est-ce que cela ? Ah ! que les brunes ont de l'avantage, dit-il quelquefois. Si Isabelle l'eût été ; il auroit préféré les blondes. Elle est sa femme, & cela est

dans l'ordre. Quelle est la cause de son chagrin? Il rougit. (Les hommes rougissent à présent, & ce sont eux qui ont remplacé les femmes pour offrir cet hommage à la pudeur.) Je suis au fait. C'est CORINE qui lui tient au cœur. Y pense-t'il bien. Corine la cousine-germaine d'Isabelle. Et depuis quand l'aime-t'il? Du lendemain de ses nœces. Que de vivacité! que d'esprit! que d'attraits! dit-il par exclamations; il feroit mieux de dire simplement, que de manèges dont la sage Isabelle ne se veut pas servir. On l'engage à renoncer à un attachement si criminel; il le promet: écrit trois fois à Corine, & en triomphe au second Rendez-vous. Qui ne croiroit d'abord qu'Albin à ce coup ne seroit très-content. Oui, peut-être, si Corine n'eût pas amenée sa *Bonne-amie* avec elle. C'est une petite figure à demi-léchée, ni blonde, ni brune, mais piquante. Pour l'esprit, c'est la *Saillie* en cornette. Elle est jolie à côté de la nouveauté, qui l'embellit autant que l'usage vient d'enlaidir Corine. En quatre jours
il

DE L'HOMME.

7

il persuade la *Bonne-amie*. A la fin le voilà satisfait & fixé, dit quelqu'un. Ne le croyez pas; il m'a l'air trop soucieux. Une troisième nouveauté lui renverse la cervelle: il est fou d'ISMENIE; & Ismenie est une coquette fiée. Qu'Albin s'est éloigné du *vrai Bien* en le cherchant! Il a une honnête femme dont il est aimé, & qu'il méprise; il s'est amouraché d'une inhumaine qui ne prend pas garde à lui, ou qui s'en moque.

Le *vrai Bien* dépendoit pour Albin de sa fidélité & de sa constance pour Isabelle. Il l'a possédée peu de tems, & son malheur est si grand, qu'il n'a pas même la félicité de se repentir de l'avoir perdu.

L'inconstance naturelle de l'homme lui ôte la jouissance de ce qu'il appelle le *vrai Bien*, & sa bisarrerie l'empêche de connoître ce qui est le plus propre à l'y faire parvenir. Rien de solide sans la vertu. Point d'heureux que les vertueux.

„ Etoit-ce le *vrai Bien* que cher-
„ choit DAVID, lorsqu'oubliant ses
„ femmes & ses concubines, & mé-

A 4

„ me

me cette sage ABYGAIL, qu'il
avoit épousée après la mort de
NABAL, il se laissa aller à une
passion criminelle pour BETHSA-
BÉE, Fille d'Eliam, & femme
d'URIE Héthéen. Si elle eut été
libre, la Loi lui permettoit de la
prendre pour femme; elle avoit
un Mari, & dès-lors elle devenoit
absolument deffenduë à David.
L'amour aveugle ce saint Roi: il
ferme les yeux au crime qu'il al-
loit commettre; l'envoie chercher,
la fait venir chez lui, & dort avec
elle. La passion n'est jamais tran-
quille, en vain la regardons-nous
comme un bien; l'instant où elle
nous plait le plus est souvent ce-
lui dont nous nous repentirons da-
vantage. Bethsabée conçoit de son
entrevûë avec David: elle le lui
fait savoir. Cette nouvelle le trou-
ble; comment faire pour cacher
cette grossesse à un époux vété-
raux sur le point d'honneur, &
qui aime sa femme? Comment s'y
prendre pour soustraire Bethsa-
bée aux rigueurs de la Loi con-
tre

„ tre les adultères? Si le mari s'ap-
 „ perçoit du crime de sa femme, &
 „ s'il la met en Justice, elle est per-
 „ duë. David, après y avoir bien
 „ pensé, trouve qu'il y a un moyen
 „ de parer & les soupçons d'Urie, &
 „ les peines de la Loi; c'est de faire
 „ revenir l'Epoux de Bethsabée de
 „ l'armée où il servoit, & de l'en-
 „ voyer coucher auprès d'elle: ils
 „ s'en remettoient tous deux à la ten-
 „ dressé qu'il avoit pour elle, & aux
 „ avances qu'elle lui feroit operer le
 „ reste, & les sauver l'un & l'autre de
 „ toutes les extrémités qu'ils craigno-
 „ ient. Il croiroit alors, sans peine,
 „ que l'enfant, dont elle étoit enceinte,
 „ étoit de lui, & ainsi tout iroit bien.
 „ Ce projet une fois dressé & arrêté
 „ entre David & Bethsabée, le Roi
 „ mande Urie qui se rend à ses or-
 „ dres, & se présente bien-tôt de-
 „ vant lui. David lui demande en
 „ quel état étoit Joab, le peuple, &
 „ ce qui se passoit à la guerre. A
 „ peine Urie a-t'il répondu à ces
 „ questions, que le Roi lui dit allez-

„ vous en chez vous , lavez-vous les
„ pieds. Urie sort du Palais; le Roi
„ lui envoie des mets de sa table;
„ mais il ne va pas chez lui, & pas-
„ se la nuit suivante avec les autres
„ Officiers qui étoient de garde chez
„ le Roi. David le fait le lende-
„ main, & lui dit : d'où vient que
„ revenant d'un voyage, vous n'é-
„ tes pas allez chez vous? Urie lui
„ repond, l'Arche de Dieu, Israël
„ & Juda demeurent sous des Ten-
„ tes; & Joab, mon Seigneur, & les
„ serviteurs de mon Seigneur cou-
„ chent à plate-terre : & moi, ce-
„ pendant, j'irai en ma maison man-
„ ger & boire, & dormir avec ma
„ femme? Je jure par la vie, & par
„ le salut de mon Roi, que je ne le
„ ferai jamais. Généreux serviteur,
„ brave Urie, que votre fermeté est
„ louable ! Peut-on pousser plus loin
„ l'amour de son devoir ? C'est être
„ trop exact au gré de David & de
„ Bethsabée. Le projet qu'ils avoient
„ fait pour ensevelir leur crime, est
„ prêt de n'avoir pas d'exécution par
„ la résistance d'Urie. En vain Da-
vid

„ vid le fait-il rester encore ce jour-
 „ là à Jérusalem ; c'est avec aussi peu
 „ de fruit qu'il l'invite à souper à sa
 „ table & qu'il l'enyvre. Urie est
 „ homme d'honneur, & il ne man-
 „ quera pas à sa parole. Tout plein
 „ de boisson qu'il est, il va coucher
 „ dans son lit au Palais avec les Offi-
 „ ciers du Roi, & ne met pas le pied
 „ dans sa maison. Que fera David
 „ pour sauver sa chere Bethsabée ?
 „ La plus grande des lachetés. U-
 „ rie, quelle indigne récompense
 „ prépare-t'on à tes services ? Si tu
 „ eusses eu moins d'honneur, le
 „ Roi t'auroit comblé de biens &
 „ de richesses : tu en as trop, il faut
 „ périr. Ce n'est pas impunément
 „ qu'on est trop honnêtes gens de-
 „ vant les Grands. Bethsabée souf-
 „ crit sans peine à la mort de son ma-
 „ ri, & son corrupteur en signe lui-
 „ même l'arrêt, dont il charge Urie-
 „ même ; cette infortunée victime
 „ de l'honneur & de ses devoirs por-
 „ te à Joab, Général de l'armée, une
 „ lettre qui contenoit en substance :
 „ *Mettez Urie à la tête de vos gens*

„ où

„ où le combat sera le plus rude ; &
„ faites en sorte qu'il soit abandonné,
„ & qu'il y périsse. David est obéi :
„ les assiégés font une sortie , Urie
„ est exposé presque seul à leur fu-
„ rie , & reste sur la place. Le Roi
„ en reçoit la nouvelle par un cou-
„ rier qu'on lui dépêche exprès pour
„ l'en informer. Bethsabée ayant
„ appris que son mari étoit mort ; prit
„ le deuil , & quand le tems en fut
„ passé , David la fit venir dans sa
„ Maison & l'épousa. Elle lui en-
„ fanta un fils. David devoit être
„ content. Il avoit assez fait pour le
„ devenir ; mais l'est-on jamais véri-
„ tablement dans le crime ? Cette
„ action qu'avoit fait David déplut
„ au Seigneur ; il lui envoya le Pro-
„ phète Nathan , qui lui annonça ,
„ qu'en punition de son adultère ,
„ l'enfant mourroit , & qu'en répa-
„ ration du sang d'Urie Héthéen ,
„ l'épée ne sortiroit jamais de sa Mai-
„ son. Nouvelles peines pour Da-
„ vid. Il pria , pleura , jeûna , le
„ Seigneur ne se laissa point toucher ;
„ l'enfant mourut. Long-tems après
„ en-

„ encore, le saint Roi fut persécuté
 „ par les remords qu'il avoit de ce
 „ crime. ” Le vrai Bien ne peut-être
 où n'est pas la vertu.

ADRASTE a un certain rang dans le monde; c'est un maître dur, dont il est l'esclave; il ne le fait que trop: mais il n'a pas assez de force pour se rendre libre, & pour se racheter; il aime les plaisirs, & n'en sacrifie pas moins à l'ambition, & excepté ses plaisirs, que ne lui a-t'il point sacrifié? Entravé dans des bienséances qu'il doit garder, ses passions ne se trouvent pas toujours à leur aise: mais avec de la prudence & du ménagement il ne perd rien de la vivacité de ses plaisirs quand il est à même, & n'en goûte pas moins les douceurs. Il n'a pas été le dernier à prendre *petite Maison*, & s'il n'étoit de notoriété publique que ce fut une dévote, en intrigue, qui en dressa le plan, je n'en pourrois attribuer l'invention qu'à Adraste. C'est peu pour lui d'une: il en a quatre, où il s'est trop fait connoître par sa magnificence. Il cherche où il en établira une cinquié-

quième, que qui que ce soit ne puisse déterrer ; où débarassé des affaires, il aille se jeter entre les bras de la volupté, & où du moins, à force d'argent, il ait la liberté dont jouissent SILVANDRE & EUSEBE, gens sans conséquence, qui chérissent la qualité d'inutiles, & qui ne servent dans la République qu'à donner l'exemple de la dissolution la plus entière. *Le vrai Bien* que poursuit Andreste, ne ressemble en rien à celui qu'aiment Silvandre & Eusébe. Ceux-ci cherchent autant les plaisirs bruyans, que celui-là les évite.

FLAVIUS méprise ses Beaufreres; ils ont trop de foiblesse pour leurs femmes: pour lui, c'est ce qu'on ne lui reprochera pas. Son épouse ne va en Cour qu'avec lui. Lui parlott'il quelquefois, ce n'est que pour lui rappeler la honte de ses sœurs, & la conduite de sa mere; & il ne finit pas sans lui deffendre très-sérieusement de leur ressembler. S'il parvient par-là à la rendre vertueuse, à la bonne heure. Ce qu'il fait du moins, c'est que FLAVIE ne s'affichera pas comme

me sa mere & ses sœurs l'ont été, & qu'elle prendra des mesures. On me dira que cela est malheureux pour Flavius; & voici ce qui est vraiment malheureux pour lui, c'est-à-dire, ce qui lui tient le plus à cœur. Il a acheté de sa mere, à beaux deniers comptans, la jeune HÉBÉE. Il l'a fait mettre dans un Couvent, & n'a rien épargné pour lui donner une éducation honnête. Maîtres de danse, Maîtres de musique, elle en a eu de toutes sortes & des plus en vogue. C'est un petit chef-d'œuvre des graces & de l'esprit. Une bonne Religieuse lui a annoncé qu'Hébée étoit nubile. Nouvelle intéressante pour Flavius. Dès le même jour il lui a arrêté des domestiques, & un appartement magnifique dans le beau Quartier, & l'y a transplantée; & ne l'a laissée, bien avant dans la nuit, qu'après l'avoir assurée, entre mille baisers, qu'il feroit sa fortune, & qu'il la reverroit le lendemain. Qu'a-t'il fait du reste de la nuit? Il a vingt fois blâmé sa délicatesse hors de saison. Se relèvera-t'il? Ira-t'il la re-trou-

trouver ; mais il est en pleine nuit... à demain. Flavius balance entre le oui & le non. Et que fait Hébée pendant ce tems ? elle dort. Non. Elle veille pour préparer le désespoir de Flavius : elle descend sur la pointe du pied , en robe ronde , & à demi-habillée , pour se jeter entre les bras de Théotime qui l'attendoit en bas. La partie étoit faite de longue main , & ils l'exécutent. Elle abandonne sans remords Flavius, qu'elle ne connoît que par les soins qu'il a pris d'elle , & qu'elle ne voit que sous la peinture qu'on lui en a faite. C'est , lui a-t'on dit , un corrupteur , qui ne l'élève que pour la perdre. Elle croit bien faire de se tirer de ses mains , & de se confier au Directeur des bonnes Religieuses qu'elle quitte. Pourroit-il la tromper ? Depuis six ans il ne lui a repetté autre chose , fait-elle mal de lui obéir ? Elle le suit , & s'appercevra bientôt qu'elle n'a rien perdu au change , hors la fortune. Peut-être encore ; car Théotime a des ressources , & Hébée ne seroit pas la première qu'il auroit pourvue. Lais-

Laissons-la avec son nouveau Mentor, & revenons à Flavius qui se réveille avec le dessein bien formé de n'être pas, dit-il lui-même, aussi sot ce jour-là qu'il l'a été la veille. Il sonne : un de ses laquais vient : c'est *la Jeunesse* qu'il lui faut, qu'il descende. A peine fait-il jour ? Allons, debout *la Jeunesse*. Il est le confident de Flavius. Quelquefois un pareil rôle est bien lourd & bien embarrassant à soutenir. Va voir, lui dit son Maître, comment se porte *l'Enfant*. Cours, ne t'amuse pas, & viens m'en rendre compte. Flavius est impatient : il vole sur les pas de *la Jeunesse*, & arrive assez tôt pour être presque instruit le premier de la perfidie, de la trahison, & de la scélératesse, (ce sont ses termes) de cette petite coquine d'Hébée. Où la cherchera-t'il ? l'a-t'on vû sortir ? lui en donnera-t'on des nouvelles ? le plus court, c'est de s'en consoler, elle est perduë pour lui à jamais. Rien ne sort d'entre les mains de Théotime : c'est la caverne du Lion. Est-ce-là ce *vrai Bien* pour

II. Partie. B qui

qui Flavius a tant fait? Quel remède faut-il donc, si celui-ci ne le guérira pas de sa passion? Y a-t'il à l'espérer, puisqu'il en est déjà là-dessus au moins à la vingtième expérience?

THEOPHRON n'a pris le petit collet que dans l'espérance d'avoir quelque jour une simple Chapelle: c'est à quoi il bernoit tous ses souhaits. Avec huit à neuf cens livres un homme peut vivre honnêtement, disoit-il alors, cela me suffira, je n'en demande pas davantage. Son premier Bénéfice a été une Abbaïe de dix mille livres de rente. Un de ses Cousins, qui a fait fortune, l'a rendu capable d'être Evêque. Depuis, Théophron est à la Cour au guet de tous les gros Bénéficiers qui meurent. Il en est à la troisième Abbaïe, & ne désespère pas pour une quatrième.

Que peut avoir MANLIUS? Je ne lui vois plus cet air de gayeté qu'il avoit lorsqu'il n'étoit encore que Centurion. Quel homme doit être plus content que lui de la fortune? Il n'a presque pas eu le tems d'être Tribun, qu'on

qu'on l'a placé à la tête des Légions. Son bonheur ne l'a pas laissé là, il est Consul. Quelle est sa nouvelle ambition? Y a-t'il encore place chez lui pour quelque désir? ne seroit-ce point qu'il travailleroit à faire abroger la Loi contre la *Dictature*.

MARTIUS a tout fait pour se bâtir une félicité à son gré. Il a pris soin de l'éducation de *Nannette*: il en a fait sa femme, malgré son peu de bien & la bassesse de son extraction. Il s'attendoit à être heureux avec elle. Il lui présente lui-même un Bénéficier hardi: en peu de tems, d'ami du mari, il passe à la qualité d'amant de la femme. Un jour favorable s'offre; notre Abbé s'en sert, & enleve *Nannette* avec la caisse & l'argenterie de *Martius*. Que de faux pas nous fait faire la recherche du prétendu *vrai Bien*. Sans la Vertu nous ne marchons qu'à tâtons au risque de nous heurter par-tout, & de donner du nés en terre.

Avec de l'esprit, un visage, du teint & du plus beau, des graces & une taille bien prise, *PERRIETTE* étoit

accouruë du fond de sa Province à la conquête du cœur de BASILE qui ne cherchoit qu'à se rendre. On l'en croyoit déjà victorieuse; elle en recevoit les complimens: arrangeoit en idée sa Maison, & arrêtoit presque ses gens. Joie avanturée: arrangemens trop précipités. Elle n'étoit pas le fait de BASILE. Les plaisirs de l'esprit & du cœur ont la pointe trop déliée pour percer jusqu'à lui. Il lui faut quelque chose de plus maniable. Quelqu'une qui fache & qui puisse boire, qui lui tienne tête le verre à la main, qui ait le caquet affilé aux plaisanteries de la *Place-Maubert*, & qui donne le ton aux quolibets de *Vadé*. Peut-il mieux choisir qu'entre *Marie-Claude*, la grosse *Bobet*, & la fille au *Pere Jérôme*? Sans doute, puisque c'est MARIE-JEANNE qu'il prend.

On entend dire dans le quartier d-HONORIUS, qu'il est malade. Ses voisins ont le cœur bon, l'habitude où ils sont de le voir le leur rend cher: ils s'empressent le soir & le matin à sa porte; on lit sur leur visage les pei-

peines qu'ils souffrent, ou ce qu'il y a à espérer de sa maladie. Il est à l'extrémité, dit-on. Qu'on n'en parle plus, on le voit assez dans tout le voisinage. Enfin il en réchappe; on ne peut en douter à la joie qui se manifeste. Quelqu'un apprend cela, & ne peut s'empêcher de dire qu'Honorius est *bien aimé* de ses voisins. Apparemment, reprend-t'on, qu'il leur faisoit du bien. N'aimeroit-on que par reconnaissance? Je crois avoir dit que les voisins d'Honorius avoient le cœur bon.

AMINTE cherchez-vous à vous distinguer? Faites du bien. Voulez-vous devenir un homme rare? Ne donnez point dans les Sciences abstraites: ne soyez ni Chimiste ni Sophiste. N'étudiez ni Physique ni Philosophie. Laissez en paix *Descartes* & *Newton*: jouissez du *Plein* ou du *Vuide*: ne plaidez ni pour l'*Attraction* ni pour l'*Impulsion*. Je le repette; voulez-vous devenir un homme rare? Faites du bien.

On dit assez communément que chercher à anéantir les passions: c'est

détruire la nature. La Religion n'en proscriit que la brutalité, & elle n'ordonne que de les rendre plus pures. Elle travaille pour notre propre satisfaction, pour notre volupté même, si je l'ose dire, lorsqu'elle ne nous permet que des plaisirs sans crime, c'est-à-dire, les meilleurs des plaisirs, & les plus doux. Quels sont ceux qui s'élevont au milieu du trouble, & que les remords suivent, précèdent, & accompagnent? Ne sont-ce pas de véritables peines, colorées & enjolivées? En un mot les plaisirs que la Religion autorise, sont les vrais satisfactions de la nature, & les enfans légitimes, les seuls qui l'honnorent, pendant que les autres ne s'occupent qu'à lui faire perdre son crédit & à la faire regarder comme un tyran, & une ennemie de Dieu, elle qui en est la fille bien-aimée.

Le chagrin a cavé les yeux de PHILICON, & lui jaunit l'Epiderme. N'y auroit-il pas de moyens pour guérir sa mélancolie? Elle est incurable. Il erre depuis trois ans dans toute l'Europe. Que cherche-t-il? On n'en fait rien :

rien : son pere & sa mere n'ont pu tirer son secret. Ses amis y réussiroient peut-être. Ses amis ? Il n'en a point ; il fuit tout le monde, s'enterre des journées entieres dans sa Chambre, s'y verrouille, n'ouvre à personne, & n'y veut pas recevoir de nourritures. Quel remede apporter à cette humeur noire. Encore faudroit-il savoir son mal, & qui le fait ? Une foiblesse le prend ; on l'entend tomber lourdement sur le plancher : on y monte ; on enfonce la porte, & on le trouve étendu de son long auprès d'une Mignature qui représente une très-belle femme. Il ne faut plus aller au Devin pour savoir la cause de l'épuisement de Philicon. Son pere s'empare sagement de cette fatale peinture. Le moribond, à force de soins, reprend ses esprits, n'ouvre les yeux que pour chercher ce dangereux portrait, & ne parle que pour le demander. On l'interroge, il biaise, & ne convient qu'à peine qu'il est amoureux. Son pere promet de tout tenter pour satisfaire sa passion : il reste à en nommer l'objet.

Que lui vient-on demander? Il ne le
connoît pas lui-même. Écoutons-le
parler. „ C'est une boîte que j'ai
„ trouvée en sortant d'un bal de
„ l'Opéra. L'adorable objet qu'elle
„ renferme m'a charmé, ravi, en-
„ chanté. Je n'ai plus été maître de
„ moi-même. Après l'avoir en vain
„ cherché dans Paris; j'ai couru pen-
„ dant trois ans après ce divin fan-
„ tôme. J'ai visité l'Allemagne, l'Ita-
„ lie, & une partie de l'Espagne
„ sans pouvoir en découvrir l'origi-
„ nal: Je ne désespère cependant pas
„ d'en venir à bout. Je n'attends
„ que de la santé pour continuer mes
„ recherches. Je ne peux vivre sans
„ voir la beauté que ce portrait re-
„ présente. „ En vain lui remontre-
t'on qu'elle peut être mariée, cloî-
trée, ou même morte; & qu'il est,
par conséquent extravagant de se li-
vrer à une passion si fautive. „ Non
„ reprend-t'il, mon cœur m'affure du
„ contraire, & je puis répondre de
„ lui. „ (Le plus sûr n'est pas tou-
jours de croire son cœur.) On est cu-
rieux. On cherche à ouvrir le fond
de

de la boëte, on l'ouvre, & on y lit que ce charmant Portrait est celui de la belle *Gabriëlle d'Estrees* maîtresse de Henri IV. Que devient l'amour de Philicon? Il ne croit pas que cela puisse être. Il lui faut du tems avant qu'il se le persuade. Enfin n'en pouvant douter, il flatte le reste de sa peine, en se disant mille fois le jour, qu'il auroit été heureux de vivre dans un siècle assez fortuné pour voir une aussi belle personne; & sans examiner que depuis il auroit eu le tems de mourir deux ou trois fois, il réduit toute sa félicité à souhaiter d'avoir pu regarder ses beaux yeux. Que de copies d'après Philicon! TIMOCRATE aime TAMITILLE, qui est mariée depuis trois ans. Qu'elle soit sage, c'est à peu de chose près n'aimer qu'une peinture. EUPHORBE est épris des charmes de ZELIE, cette jeune Abbessé à qui son crédit a fait donner la Croffe. Si elle est fidelle à ses vœux & à sa cloture; y a-t'il quelque différence de la folie d'Euphorbe à celle de Philicon?

On le lit tous les jours, & on en

est encore à s'imaginer qu'il y ait eu pendant quinze cens ans, un Peuple policé, & qui avoit de très grandes Villes, où l'on ne voyoit ni Academies de jeux, ni spectacles, ni grands, ni petits Soupers; ni petites-Maisons.

Si l'on demandoit combien il y a de Paris à un païs où l'on fait la nuit ce que le Peuple fait ici de jour; on pourroit répondre quatre petites lieues, & moins, si l'on y prend garde. On dort dans la moitié d'un grand Fauxbourg, quand on veille sur le Pont-neuf. On se leve rue Saint Denis, quand on se couche dans une partie du Marais. Souvent il n'y a que le mur mitoyen d'une boutique à un Hôtel.

Que je suis heureux! dit BATALE, point de femme, point d'enfans, de criaileries ni d'embaras. Ma foi, le célibat est un état divin. Suivons ce nouvel heureux. Il passe de femme en femme: il se fatigue, & s'ennuye pour fatiguer & ennuyer ceux qu'il voit. Il est content de lui, lorsqu'en une après-midi il a vû quatre Suisses & deux Portiers, où il s'est fait écrire

crire pour deux de ses intimes, qu'il étoit sûr de ne pas trouver, & pour quatre femmes qu'il est charmé de n'avoir pas vûes. De là en partie à un troisième étage avec LAÏS & CLOE, qu'il ne connoît que par l'entremise d'AMPHION qui s'y trouve pour quarrer les tête-à-têtes.

Qu'il faut rapprocher de choses pour se faire un bonheur en ce monde ! Que cinq Sens sont difficiles à contenter, & se croit-on heureux sans le faire ?

Le Sens le plus agile & le plus prompt, est sans comparaison celui de la vûe. Les yeux ont une certaine affinité avec l'ame. Ils ne peuvent être affectez d'aucun objet, qu'elle n'y ait aussi-tôt part. Elle ressent promptement ce qui les flatte, ou ce qui les choque. L'odorat, plus matériel, n'a qu'une relation éloignée avec elle. C'est la vûe qui prépare le goût à tous les plaisirs. J'entends de loin une belle voix. L'ouïe se satisfait, mais je ne serai parfaitement content que quand j'aurai vu la personne qui chante. Est-

ce

ce une femme aimable, sa voix gagne, je la regarde, & ne l'écoute plus que pour la louer.

Une Symphonie de plusieurs instrumens touchés par d'excélens Maîtres, a quelque chose de bien vif; mais une voix douce a des touches plus délicates, des mouvemens plus insinuans, & des impressions plus exquises. Oûi certainement le son de la voix d'une jolie femme se trouve plus proportionnée à l'organe de l'homme, que ne peuvent l'être les répulsions de l'air modifié par les accords des plus tendres instrumens. Qui n'eût préféré *un Duo* où la LE MAURE auroit fait sa Partie aux meilleurs coups d'archet de CORBLI, de GUIGNON ou de BAPTISTE? nos Sens sont de moitié avec la Chanteuse. La sympathie des deux Sexes assaisonne notre délectation.

Réünir dans un Concert les voix des LE MAURES, & des PELLISSIERS, former son Orchestre des GUIGNONS & des BLAVETS: c'est se procurer le souverain plaisir pour l'Oûie. Mais est-on dès-lors parfaitement

tement heureux ? Il reste encore à l'homme plus à faire qu'il n'y a de fait. Il a cinq Sens qui sont ses ennemis, & qu'il ne lui est guères possible de satisfaire également.

Dans une fête superbe on peut donner quelque chose à tous ses Sens. A la Musique instrumentale & vocale, on peut joindre la satisfaction pour la vûë. Il ne resteroit rien à désirer si l'on avoit avec soi la Duchesse E... & la Marquise G.....

Les Pots-pourris répandus avec art, dont les parfums s'unissent avec ceux de mille fleurs odoriférantes, embaument l'air qu'on respire dans ce Salon. Vous voilà content pour l'odorat.

Parlons du goût. Les viandes les plus fines préparées avec sensualité. Le Bourgogne & le Champagne, des entremets délicats. Au Dessert des liqueurs, des fruits secs & confits. Il ne reste plus à satisfaire que le toucher.

Puis-je bien prendre sur moi de toucher à cet article ? Il n'est pas sûr de s'y arrêter. Pernicieux toucher,
que

que je te crains! CLÉOBULE, ne
sauriez-vous être heureux sans satis-
faire tous vos sens? Quoi!! quatre
contens ne vous suffissent pas. Non,
dites-vous, si le toucher ne l'est pas,
je me soucie peu des autres. Volon-
tiers, Cléobule. Eh bien! touchez
ces fruits; ils sont d'une beauté ra-
vissante. Que le velours dont est
habillée cette Pêche est doux. Vous
avez touché? Oui. Quel soupire!
Manque-t'il quelque chose à vos plai-
sirs? Oui. Eh! que voulez-vous
donc de plus? Ah! Cléobule: voilà
l'homme. Il s'éloigne du vrai Bien
à mesure qu'il croit s'en approcher.
Vos yeux vous trahissent. L'aima-
ble CALISTE, vous peut seule don-
ner le véritable plaisir, comme elle
donne le prix à tous ceux dont vous
venez de jouir: elle est votre musi-
que, votre spectacle, votre parfum
& votre bonne chère. Depuis qua-
tre grandes heures vous n'avez écou-
té qu'elle, vû qu'elle, senti qu'elle,
goûté qu'elle, & vous ne voudriez
toucher qu'elle. Je tire le rideau sur
ce dernier point de votre satisfaction,
&

& j'en conclus avec le Sage, „ que
 „ le Vin & la Musique réjouissent le
 „ cœur; que la beauté est le charme
 „ des yeux, qui ne cherchent que
 „ trop à s'en faire un agréable spec-
 „ tacle, & que ces parfums affectent
 „ voluptueusement l'ame; mais que
 „ tous ces plaisirs ne sont pas com-
 „ parables aux plaisirs de la Sage-
 „ se. ”

La liberté & la tranquillité du
 cœur sont attachés de fait à cette
 vertu, & produisent dans l'ame une
 si douce suavité, que quand on a
 une fois atteint ce précieux état, on
 ne voudroit pas changer de satisfac-
 tion avec l'homme qui joindroit à
 tous les plaisirs de la vie le toucher
 le plus délicieux.

ERGAMETE est vif & badin: rien
 de plus? Qui ne le croiroit séduisant,
 dites-vous, & qui penseroit que CLA-
 RICE fut en sûreté avec lui? Qui
 que ce soit sans-doute, si ce n'est
 peut-être Clarice elle-même. J'ai
 sondé Ergamete: il aime le plaisir,
 mais sans remords. Il choisit les ro-
 ses, & craint les épines. C'est une
 es-

espèce de félicité que de lui ressembler; mais ce n'est pas encore le *vrai Bien*.

Toute Sagesse superficielle ne tient pas. Le moindre hâle la fait sécher. Toute Vertu ne gagne pas à être fondée. Avec une épingle, on en découvre le tuf.

Au milieu d'un cours de galanterie assez bien établi POLIDORE s'est marié par usage à la jeune HORTENSE. Par usage encore il a bien voulu accorder à sa nouvelle épouse l'avantage de lui donner des héritiers. Elle a eu deux fils, & ce qui devoit lui attacher davantage Polidore, est justement ce qui le lui a fait perdre. Il a repris son train de dissipation : Hortense en a fait bruit : son mari l'en a raillé. *Petite-Maison* au Fauxbourg, double & triple appartement meublé à la Ville. Que manquoit-il à Polidore pour être heureux, comme il le vouloit être? de n'avoir pas à cacher ses intrigues à sa femme, autant comme de n'avoir pas à voir les siennes. Comme s'ils se fussent devinez réciproquement, ils se font

sont rendus leur liberté, & se sont séparés à l'amiable. La Seine a coulé entr'eux pendant dix ans. L'un & l'autre a séché chaque genre de plaisirs jusqu'à la lie. Aujourd'hui dégoutés tous deux de ce qu'ils avoient le plus chéri, parce qu'ils n'y trouvent plus rien de piquant, & en haleine de raison, ils souhaitent de renoüer : ils se redeviennent chers : ils cherchent dans leur devoir un sel de nouveauté. Une mauvaise honte les retient quelque tems. C'est quelquefois un ridicule que la probité. Ils en ont enfin jusqu'à oser habiter ensemble : Pentends dans la même Maison. Eh bien ! Polidore, vous croyez être heureux, & cependant le genre de bonheur que vous possédez n'est pas encore le *vrai bien* ?

Celui-là est vraiment heureux qui peut dire, avec le Saint homme Job,
 * „ j'ai fait un accord avec mes yeux
 „ pour ne penser pas seulement à
 „ une Vierge... Si l'agrément d'u-
 „ ne femme a séduit mon cœur, &
 „ si j'ai dressé des embuches à la por-

Job Chap xxxi.

II. Partie.

C

” te de mon ami ; que ma femme
” soit des-honorée par un autre, &
” qu'elle soit exposée à une prosti-
” tution honteuse.... Si j'ai refusé
” aux pauvres ce qu'ils vouloient, &
” si j'ai fait attendre *en vain* les yeux
” de la Veuve : Si j'ai mangé seul
” mon pain, & si l'Orphelin n'en a
” pas mangé aussi : car la compassion
” est crüe avec moi dès mon enfan-
” ce, & elle est sortie avec moi du
” sein de ma Mere.... Si j'ai levé
” la main sur le Pupile, lors même
” que je me voyois le plus fort dans
” l'assemblée des Juges. Que mon
” épaule tombe étant désunie de sa
” jointure, & que mon bras se bri-
” se avec tous ses os.... Si la ter-
” re que je possède crie contre moi ;
” & si les sillons pleurent avec elle :
” si j'en ai mangé le fruit sans don-
” ner d'argent, & si j'ai affligé le
” cœur de ceux qui l'ont cultivée :
” qu'elle produise pour moi des ron-
” ces au lieu de froment, & des épi-
” nes au lieu d'orge. ”

Voilà l'homme heureux ; mais où
est-il ?

VIII. LE



VIII. LEÇON.

DU VRAI MAL.

QUE d'exemples du *vrai Mal* parmi ceux même qui se flattent de posséder le *vrai Bien* ! Il n'y a que la vertu seule qui puisse faire à l'homme un sort qui soit capable de le satisfaire. Par opposition le *vrai Mal* est le vice. C'est ce que nous ne nous imaginons pas. Nos plaintes ne portent que sur des accidens ; de là, il n'est pas difficile de définir le *Mal*, puisque bien des riens nous excèdent tous les jours jusqu'à faire naître nos murmures contre la Providence.

Hors de la vertu jouissons-nous du plus grand *Bien* : nous n'en sommes jamais assez contents pour le croire tel, il y manque toujours quelque chose, parce qu'il nous reste toujours des desirs. En suivant l'idée

que l'on a ordinairement du Mal : sentons-nous quelque douleur ; un petit bobo , pour ainsi dire , nous sied bien. Nous nous dorlotons ; nous nous mittonnons , nous nous plaignons. Le Mal d'autrui n'est pas comparable au nôtre , & son bien y est toujours de beaucoup supérieur. Une piqueure d'épingle , au bout de notre doigt , nous paroît moins supportable qu'un coup de poignard dans le cœur même de notre plus intime ami

Dans l'ordre de Dieu , notre vie est partagée entre les Biens & les Maux ; ceux-ci cependant en plus grand nombre , parce que le bien même devient un mal par le mauvais emploi que nous en faisons. Nous plaignre des uns , & nous glorifier des autres ; extrémités aussi coupables. Nous devons les recevoir sans orgueil & sans murmure ; nous ne faisons ni l'un ni l'autre.

Les maux accidentels nous paroissent lourds & pèsans , & nous avons cependant encore assez peu de raison pour nous en forger d'autres

très de plein gré. Il semble que nous ne soyons pas assez malheureux. Le désir du bien, la recherche, l'usage, le bien même, je le répète, autant de nouveaux maux pour nous.

Le principe des meilleures choses s'altère, décroît, & même se corrompt entièrement. Il y a telle chose, qui ne fut inventée d'abord que comme un remède doux contre la folie dont un Prince étoit attaqué, qui cause & entretient aujourd'hui des vertiges dont on désespère de voir la guérison.

Il y a de quoi parier entre *Ménélas* & *Picard*; lequel des deux est le maître? Ce dernier coupe la parole à l'autre, le redresse, l'interrompt, le fait taire, s'empare de la conversation, vous raconte un fait que *Ménélas* avoit entrepris de vous dire lui-même. Il marchande en sa présence, le dédit de l'offre qu'il a fait, le dément. On me dira qu'il reçoit des gages. C'est décider bien vite, puisque c'est lui qui tient la bourse. & qui taxe *Ménélas*. Si *Picard*

quitte son sur-tout, je parie pour lui deux contre un.

Ce qu'avoit fait l'orgueil, la mode l'a condamné, & le libertinage & la dissolution l'ont annéanti. **XANTUS** s'étoit fait gloire de se distinguer des nouveaux affranchis par la noblesse de ses Ecussions. Ses équipages en étoient chargés sur le devant, sur le derriere, & sur les portières. Son fils est confondu avec **ANDRONIC**, que le dernier Bail a enrichi, & dont le pere étoit un des esclaves du sien, & avec **APULUS** Caissier du Vingt-tième. Ses Carosses sont comme les leurs ornés de belles peintures, & vernis par *Martin*. Mais enfin on ne les reconnoît pas les uns des autres. C'est ce que vouloit faire le fils de **Xantus**. Il se contente de n'être connu qu'aux entrées des Ambassadeurs.

Un bon Ouvrage s'imprime chez l'Etranger. L'édition entière est faite. Le Public n'a qu'à se consoler. Le Magistrat est trop connoisseur pour enterrer de si bonnes choses. On donne au Livre une autre forme, on le réimprime, il reparoit. Qu'a-t-on

l'on à dire contre un Magistrat si attentif?

LYCORIS vient d'éclorre dans les champs de la Galanterie; à peine est-elle épanouie. GUNIPHILE l'a vûë. Dirai-je qu'il l'a aimée: ce seroit faire trembler MELANIE qui depuis trois ans a abandonné son mari pour vivre avec lui. Du moins il lui a fait un présent considérable, un Contrat de rente. Lycoris remplacera-t'elle Mélanie? Heureusement pour celle-ci un Milord s'est déclaré pour Lycoris, lui a offert vingt fois plus que Guniphile, l'a déterminée à accepter ses offres, & l'a enlevée la même nuit. Guniphile remercie ton rival! il ne te falloit plus que Lycoris pour te ruiner.

Le vœu de Célibat n'engageroit-il ALCIDAMAS qu'à ne se pas marier? Qui en doute, puisque le Commandeur F. entretient depuis dix ans la petite DORIS, & qu'un simple Chevalier publie que CLELIE est sa maîtresse. Le vœu est doux; je le plaignois de l'avoir fait: il s'en faut peu que je ne l'en félicite.

Quel jugement porter des amis que nous font les femmes? Combien d'entr'eux oïsent avec les Officiers d'Holopherne, à la vûe de Judith: * „ Qui „ pourroit mépriser le Peuple des Hébreux qui ont des femmes si belles, „ qu'elles méritent bien que nous „ combattions contre eux pour elles. † Une belle femme dans une famille n'est souvent qu'un beau mal de plus.

Ce n'est pas assez pour PADILLE d'avoir des Châteaux assis dans les plaines & sur les montagnes. Une simple Duchesse, une Princesse peut en avoir autant. C'est une Fée, elle a des Palais roulans. Elle détourne le cours des Mines d'or & d'argent. Elle fait sortir de terre des hommes nouveaux, en enlévelit d'autres tous vivans dans ses entrailles. Elle commande aux Elémens. Qu'est cette Padille? Elle est Impératrice, Reine? Qu'est-elle? Que n'est-elle pas?

† „ Ne vous trouvez pas souvent „ avec

* Judith chap. x.

† Eccles. Chap. ix.

„ avec une femme qui danse, & ne
 „ l'écoutez pas, de peur que vous ne
 „ périssiez par la force de ses char-
 „ mes... plusieurs se sont perdus par
 „ la beauté de la femme: car c'est
 „ par-là que la concupiscence s'em-
 „ brase comme un feu. ”

Je demande à MENDRE quel
 est le vrai Mal dans le monde, &
 celui qui y est le plus répandu? Il
 me parle du sien. C'est le plus grand
 parce qu'il le touche de plus près, &
 c'est véritablement le plus sensible.

J'avois trois enfans, me dit-il,
 tous d'une grande espérance, dans
 le plus beau de leur âge la mort me
 les a enlevés. Ce n'est pas tout, la
 perte de mes biens les a suivis. Mes
 emplois, mes charges, mes hon-
 neurs; tout a disparu. Dans ce dé-
 bri universel d'une fortune florissan-
 te, j'ai perdu la santé. Depuis deux
 ans, confiné dans cette Province, je
 suis accablé d'une maladie où l'on ne
 voit pas de fin. Parens, amis, tout
 est mort pour moi. On n'ose pas
 même prononcer mon nom. Tout
 le monde me croit en terre, hors un

seul importun, qui ne me fatigue de ses visites que pour me faire des reproches chagrinans sur ma conduite passée. Est-ce-là ce qu'il y a de plus affligeant pour vous? Non. Qu'avez-vous perdu encore? Je n'ai pas assez perdu; car il me reste ma femme. Votre femme? Quoi! Madame Ménandre n'est pas votre consolation dans vos peines? Rien moins que cela: elle est ma peine elle-même, ma seule peine. Encore cette perte-là, & je suis heureux. Il faudroit entendre de quel ton elle me redemande son bien & ses pierreries. Elle me reproche aigrement ma résignation sous les termes d'insensibilité & de lâcheté; elle maudit l'heure de son mariage, & désire celle de ma mort. Voilà la playe de mon cœur. Jugez-en.

De tous les maux que Ménandre a essuyés, le plus grand pour lui est d'avoir encore sa femme. D'après l'esprit malin, qui, pour notre malheur, ne sçait que trop bien raffiner en malice, une méchante femme est le plus grand de tous les maux. Voyons

Yons un peu jusqu'où alla en cette matière son raffinement.

* „ Dieu lui ayant permis d'éprouver la fidélité & la patience de Job, „ cet habile artisan de douleur & de „ méchanceté, met aussi-tôt la main „ à l'œuvre.

„ En trois articles, ce Saint Prin- „ ce perd ses nombreux troupeaux, „ qui lui faisoient une richesse im- „ mense. Les uns sont enlevés par „ des bandits, & d'autres consumés „ par le feu du Ciel. Trois hommes „ seulement échapés de l'incendie & „ des mains des Sabéens & des Chal- „ déens, lui apportent ces tristes „ nouvelles. Le dernier de ceux-ci „ parloit encore, lorsqu'un quatriè- „ me courrier vient en hâte lui an- „ noncer que tous ses enfans, sept „ garçons & trois filles, viennent „ d'être ensevelis sous les ruines d'un „ Château où ils étoient à table; & „ que de tous les Officiers & les Do- „ mestiques, il est le seul qui se soit „ sauvé.

„ Job

* Job chap. i. & suiv.

„ Job également sensible à ces per-
 „ tes, & inébranlable aux attaques du
 „ démon, n'accorde rien à sa dou-
 „ leur; mais se prosternant avec fer-
 „ meté d'esprit & de cœur, devant
 „ le Maître de l'Univers, „ il dit,
le Seigneur m'avoit donné ces biens, &
il me les a ôtés; que son saint Nom soit
béni.

„ L'enfer en frémit de rage avec
 „ le maudit entrepreneur de l'affaire.
 „ Il crût que Job étoit un de ses hom-
 „ mes indolens, qui ne sont point
 „ touchés de tout ce qui ne donne
 „ pas d'atteinte à leur santé. Il de-
 „ manda la permission de l'attaquer
 „ par-là. Il l'obtint; mais la vie
 „ sauve „

„ Voilà le saint homme Job atta-
 „ qué dans toutes les parties de son
 „ corps jusqu'à la pourriture. Mais
 „ le plus malheureux des hommes,
 „ & le plus patient de tous les mal-
 „ heureux, eut toujours dans la bou-
 „ che & dans le cœur ce pieux sen-
 „ timent. „ *Le nom du Seigneur soit*
béni; Dieu m'avoit donné la santé, &
il me l'a ôtée.

„ Si

„ Si Satan avoit encore fait périr
 „ la femme, comme ses enfans, sans
 „ doute Job auroit encore dit, avec
 „ le double esprit de patience & de
 „ reconnoissance : Le Seigneur m'a-
 „ voit donné une femme, il me l'a
 „ ôtée; que son saint Nom soit bé-
 „ ni.

„ Le malin esprit qui la connois-
 „ soit pour ce qu'elle valoit, se gar-
 „ da bien de faire une pareille bévûë.
 „ Il n'ignoroit pas d'ailleurs combien
 „ la résignation à la volonté de Dieu
 „ sur cet article, est facile à beau-
 „ coup de maris. Il ne l'avoit conser-
 „ vée que pour dresser contre le saint
 „ homme une plus forte batterie, &
 „ donner à son cœur un dernier as-
 „ saut dans les formes. Ah! que satan
 „ connoît bien le pouvoir d'une mé-
 „ chante femme pour faire damner
 „ un homme.

„ Job, sur son fumier, bénissoit
 „ Dieu de tous ses maux; ses os à
 „ découvert, le reste de sa chair en
 „ lambeaux, & les vers semez sur
 „ tous ses membres; matières iné-
 „ puisables d'actions de grâces pour
 „ le

» le saint homme. Soutiendra-t'il
» avec autant de force les insultes &
» les criailleries de sa femme ? »

» Cette Princesse étoit d'un natu-
» rel violent, d'une imagination noi-
» re & d'un tempéramment atrabi-
» laire, d'une vanité, d'une fierté &
» d'une délicatesse que l'on ne pou-
» voit comprendre: peu dévote, &
» d'un mauvais génie; ajoutez à tout
» cela, l'accablement que doit cau-
» ser le renversement imprévu de la
» plus belle fortune.

» Qui ne croiroit qu'une telle fem-
» me n'eût un assez grand fond par
» devers elle pour faire tourner la
» cervelle à l'homme le plus Philo-
» sophe? Le démon joignit encore
» quelques charges de malices, &
» une dose d'aigreur bien piquante.
» Cette femme, l'esprit ainsi assai-
» sonné, va trouver Job à son fu-
» mier. Plaintes, reproches, mé-
» pris, railleries, injures, blasphê-
» mes; tout est mis en œuvre ».

» Elle tourne en ridicule sa piété
» & sa fidélité envers Dieu; maudit
» sa vie, & souhaite sa mort ».

Saint

Saint Chrysostôme a trouvé cet emportement si surnaturel, qu'il a douté si le diable lui-même n'avoit pas pris la figure de cette femme.

Si l'on admet le doute de ce saint Pere, ne seroit-on pas probablement autorisé à croire qu'il se sert encore souvent de la même mascarade pour nous venir relancer jusques dans nos maisons? Le diable s'est tellement familiarisé dans la plupart des ménages d'aujourd'hui, que je suis tenté de croire que Saint Chrysostôme a deviné juste à l'égard de celui-là.

„ La rage de la femme de Job a-
 „ voit ses accès comme une fièvre
 „ chaude, & la patience de son in-
 „ fortuné mari l'irritoit encore. Sem-
 „ blable à ARGANTE, qui n'est ja-
 „ mais plus fâchée que quand elle se
 „ fâche seule, & que son mari re-
 „ garde avec un mépris stoïque le
 „ frêle orage de sa colère.

„ Les diables, liguez avec cette
 „ Princesse, n'eurent pas le moindre
 „ avantage sur le saint homme: il se
 „ contenta de répondre aux invecti-
 „ ves de sa femme avec la plus char-
 „ mante

„ mante douceur : Ma chere femme,
 „ vous ne raisonnez pas bien : nous
 „ avons reçu , avec reconnoissance,
 „ les biens de la main de Dieu , re-
 „ cevons - en les maux avec patien-
 „ ce ”.

„ Une femme d'un esprit mal tour-
 „ né , acariâtre & furieuse , a été
 „ pour Job son mal le plus vrai. Ses
 „ troupeaux enlevés par des voleurs,
 „ ou consumés par le feu du Ciel :
 „ ses châteaux ruinés , & tous ses
 „ enfans ensévelis sous leurs ruines :
 „ sa santé attaquée , & son corps ré-
 „ duit en pourriture : du Trône pré-
 „ cipité sur un fumier : le tesson d'un
 „ pot cassé dans sa main aujourd'hui ,
 „ à la place du Sceptre qu'il y avoit
 „ hier. Une catastrophe aussi subi-
 „ te , aussi générale & aussi entière ,
 „ ne sembloit pouvoir être augmen-
 „ tée. Sa femme lui reste pour der-
 „ nier tourment. Voilà le vrai Mal
 „ qui a fait seul soupirer Job , le seul
 „ mal qu'il ait senti , le plus grand
 „ de tous ses maux ”.

„ Que de Jobs dans le monde , & que
 „ le vrai Mal y est multiplié !

„ La

„ La patience de Job est ébranlée;
 „ mais elle n'est pas vaincue: la co-
 „ lère de sa femme le touche; mais
 „ ne le soumet pas”.

Il est aisé de résister aux injures & même naturel de se roidir contre l'invective. Job étoit déjà dans un cours de patience assez grand, pour tenir ferme contre les impuissantes criailleries d'une femme. Elles causerent cependant son vrai Mal. Si satan s'y fût pris autrement, il eut, je crois, encore été plus grand, & je vois chaque jour mille événemens qui me persuadent qu'il auroit triomphé de la fidélité du saint homme envers Dieu, s'il avoit suivi le fatal plan qu'il s'étoit formé en attaquant Adam.

Les douleurs & les peines ne sont pas, à beaucoup près, aussi puissantes que les caresses & les plaisirs. Il ne faut que de la patience pour les vaincre, & ce n'est pas assez d'être tempérant, sobre, chaste & dévot pour se deffendre des attrails des passions douces; tout nous y entraîne: tout nous y porte; nos sens combat-

II. Partie.

D

tent

tent contre nous : il faut presque un miracle pour échapper aux amorces de la volupté, & pour demeurer invulnérable aux tendres agaceries d'une jolie femme.

ADAM placé de la main de Dieu même dans le délicieux Jardin d'Eden, n'ayant d'autre travail que ses amusemens, d'autres besoins que ses plaisirs; oisif sans mollesse, non-chalant sans paresse, laborieux sans peines; dans les délices sans altération, dans les plaisirs sans intempérance, sensuel sans foiblesse, voluptueux sans passions, veillant sans cause, & se reposant sans fatigues. Adam, dis-je, éternisé dans son principe par une sensualité d'habitude, n'oposa au tentateur qu'une résistance aussi foible & aussi môle que lui. Le Serpent persuada premièrement EVE. La chose n'étoit pas difficile; toute femme est de moitié avec le diable pour se laisser séduire. EVE, une fois gagnée par

* Gen. Chap. III.

„ la douteur & les flatteuses promesses du Serpent, court à Adam pour le vaincre à son tour. Mais comment s'y prend-t'elle? Est-ce de mauvaise grace qu'elle l'aborde? A-t'elle l'air boudeur, la mine réfrognée, le regard dédaigneux ou impertinent. Certainement elle ne fut point parvenue à son but en faisant la maussade. Digne écolière de satan, elle savoit déjà combien l'homme est foible devant une femme qui fait les avances. Semillante, vive & pressante, le front empreint de douceur, la caresse au bout des doigts, la persuasion sur la langue, la tendresse en langueur dans les yeux, la complaisance dans le maintien le plus expressif, les grâces, les ris & l'enjoûment industrieusement placé sous une légère couche de pudeur, que l'agacerie avoit répandu sur toute sa personne, & qui donnoit le brillant au victorieux je ne sais quoi. Voilà Eve.

Si c'est le serpent qui a ordonné ces apprêts si propres à éblouir. Quel

savant maître en Toilette ! Ce ne peut être que le diable des Petits-Maîtres, ou celui de la Marquise P.... je le reconnois à ces traits, comme je reconnois le démon de la Comtesse M.... dans celui de la femme de Job.

„ Eve, ainsi glacée de charmes
„ sur un fond d'emponpoint & de
„ beauté, s'avance légèrement vers
„ Adam. Mon petit ami, lui dit-
„ elle, en l'embrassant amoureuse-
„ ment, reçois de ma main ce beau
„ fruit. C'est l'hommage de mon
„ amour : je te fais assez complaisant
„ pour ne me pas refuser. Adam
„ balance : l'ordre de Dieu se retra-
„ ce à ses yeux. Il commence à se
„ laisser vaincre en n'osant ni accep-
„ ter ni refuser. Son incertitude of-
„ fense Eve : comment ! dit-elle,
„ d'un ton, moitié chagrin & moi-
„ tié doux, comment ! mon cher
„ Adam ne veut rien de ma part.
„ Ah ! il ne m'aime donc plus. Qui
„ peut lui déplaire en moi ? Qui peut
„ le charmer davantage ? Adam lui
„ proteste qu'il l'aime toujours éga-
„ lement, & qu'il ne connoît rien

„ de

„ de si beau qu'elle. Eh bien! ré-
 „ prend-t'elle, mangez donc cette
 „ pomme. Dieu me l'a deffendu,
 „ dit-il. Elle ne répond rien à une
 „ replique aussi juste. Mais tenant
 „ d'une main le funeste fruit, elle
 „ le caresse de l'autre. Un baiser,
 „ un soupir, un coup d'œil viennent
 „ épicer ce tendre, mais trop mal-
 „ heureux badinage. Le fruit est
 „ beau en soi; mais qu'il acquiert
 „ de saveur dans la main d'une belle
 „ femme. Adam y jette furtivement
 „ un regard. Eve s'en apperçoit,
 „ en profite en habile femme, & ir-
 „ rite son appetit naissant, en lui fai-
 „ sant admirer toute la beauté du
 „ *Calvil*. Quelle peau délicate! Quel
 „ corail! elle l'entame précipitam-
 „ ment. Que cette chair est vive
 „ & appetissante! Ne seroit-ce pas
 „ dommage que le suc en fût inutile,
 „ ou se perdît? Eve a touché l'inté-
 „ rieur du fruit; dès-lors il paroît à
 „ Adam un morceau succulent. Il
 „ oublie Dieu & ses ordres, il s'ou-
 „ blie soi-même. Il y mord avec
 „ goût & sans distraction; & sa cri-

„minelle complaisance le perd à ja-
„mais, & tout le genre-humain a-
„vec lui”.

J'entends tous les jours censurer Adam, & je le vois justifier par la conduite de ses Censeurs mêmes. Dans tous les états, & dans toutes les conditions cette image se repeint journellement.

Une seule Eve séduit un seul Adam, & sa séduction s'étend sur tout un Monde : chacun en souffre. Le Paradis Terrestre est fermé. Un Ange avec un glaive de feu en garde assidûment la porte, & nous défend jusqu'à l'espérance d'y pouvoir jamais rentrer.

Si la femme de Job fut le vrai Mal pour ce saint homme, Eve le fut pour Adam, mais plus sûrement, & l'est encore aujourd'hui pour nous. Que d'Adam qui se ruinent par complaisance pour les nouvelles Eves ?

Une femme belle, caressante est plus nuisible au genre-humain, que celle qui crie, & qui s'exhale en injures. Je suppose que la dernière soit in-

insupportable, la première est à craindre. Elle est la Mere de tous les vices, & l'organe de toutes les infortunes : c'est un malheur de plus que d'en être l'époux, puisque le devoir & la Religion nous mettent à même de ses caresses, & que c'est presque un crime de les fuir & de s'y soustraire.

Femme aimable, qui plaît & dont l'esprit ne se rend pas à la raison, quel fléau, quel mal, quel vrai Mal, même pour le plus homme de bien! Plus il est tel, & plus je le plains.





IX. L É C O N.

D U M A R I A G E.

APRE'S avoir défini ce que c'est que le vrai Bien & le vrai Mal, il est raisonnable de les rassembler dans l'état où ils paroissent naturellement réunis. C'est dans le Mariage qu'on les voit éclater le mieux.

Une union formée sous les auspices de la Religion & de la raison, cimentée par la convenance des humeurs, l'uniformité des âges, & l'égalité des conditions, & soutenue par des complaisances réciproques; quelle riante image! quelle source de vrais biens!

* „ Il n'est pas bon que l'homme
„ soit seul, *dit le Seigneur Dieu*; fai-
„ sons-lui un aide semblable à
„ lui. ”

II

* Gen. Chap. 11.

Il n'y a point d'état qui soit plus naturel à l'homme que celui du Mariage. Tout son individu ne semble dressé que pour cette seule fin. Tous ses sens sont comme autant de liens imperceptibles qui l'enchaînent nécessairement à une union. Point d'état, par conséquent, civilement plus honorable & plus estimable, & cependant point d'état moins honoré & moins estimé. Pourquoi? C'est que la débauche en avilit la dignité & la noblesse. On court des dangers, presque évidens, lorsqu'on s'y engage. On le méprise, on le fuit, on le néglige, parce qu'on en craint.

Nous travaillons souvent contre nos propres intérêts, par une vanité mal entendue. On est riche; on se fait gloire de ses biens. On se plaît à supputer ses rentes, à nombrer les terres que l'on possède: on range fastueusement ses buffets en parade. On donne souvent à manger pour mettre sa belle vaisselle en étalage; on ne fait voir son cabinet, qu'à cause du coffre fort. Autant de portes qu'on ouvre

inconfidérément à l'envie. Homme vaniteux; si tu as une fille, attends-toi à te voir bien-tôt assailli de prétendans, & elle de soupirans. As-tu un fils? C'est à qui l'aura. Rhoë & la jeune Duchesse en sont à se l'arracher. Celles qui représentent dans les Chœurs, l'envient aux premières Actrices. Toutes les filles le désirent pour *époux*. On lui fait des mines aux promenades. Les meres lui laissent, chez elles, le fauteuil & le haut-bout de la table, elles se retirent, & donnent à leurs filles pleine liberté de se faire valoir, & à lui tout le tems qu'il faut pour en profiter. Tout ce qu'il fait, c'est de dérouter des amans qui auroient convenus, & de faire perdre de bons partis. Enfin une *Agathe* l'enleve, le charme, le fixe, le lie, le garotte. Voilà la brû que ta vanité t'a préparée. Ne crois pas être mieux en gendre. Le Seigneur *DEÏPHOB* consent à donner la main à ta fille, par le besoin qu'il a d'un million que tu lui donnes en dot. S'il partage la première nuit sa couche avec elle, c'est moins par devoir,

voir, par Religion & par amour, que par libertinage, & par une passion brutale. De quelque endroit que vienne une rose, elle n'en est pas moins ce qu'elle est; fut-elle née sur un fumier, & à côté du concombre & du champignon, c'est toujours une fleur belle, ravissante, & dont on est charmé. J'entends pour un jour. C'est un goût qui n'a pas de lendemain, & qui expire dans la possession, comme celui qu'il a pris pour THAÏS & PELAGIE courtisannes, qu'il a courues par air, & dont il s'est débarrassé par satiété. Si Déiphobe se ressouvient, par hasard, une fois en sa vie, qu'il est ton gendre, & que ta fille est sa femme, c'est sous tes yeux, & aux prix de mille pièces d'or dont tu payes sa complaisance d'une nuit. Malheureusement pour ta fille, tu n'es pas assez riche pour faire toujours aimer de même à son mari ses devoirs. Il ne s'en souvient plus, ne s'en veut plus souvenir, & ne s'en souviendrait qu'en pareils cas.

L'ostentation est un hameçon qui nous attire des ennemis. Si nous ne
craig-

craignons ni un gendre intéressé, ni une brù coquette & dépenfière, ne nous croyons pas totalement en assurance. Il reste encore d'autres armes à l'envie. Quel terrible, quel homicide instrument qu'un procès!

Qui peut s'assurer contre la vaine gloire, après l'exemple du Saint Roi **EZE'CHIAS**?

* „ Encetems-là **BERODACH-BALADAN**, fils de Baladan, Roi des Babiloniens, envoya des lettres & des présens à **Ezéchias**; parce qu'il avoit sù qu'il avoit été malade. **Ezéchias** eut une grande joie de leur arrivée, & il leur montra ses parfums, son or & son argent, tous ses aromates & ses huiles de senteur, tous ses Vases précieux, & ce qu'il y avoit dans tous ses Trésors. Il n'y eut rien dans tout son Palais, ni de tout ce qui étoit à lui, qu'il ne leur fit voir. Le Prophète **ISAÏE** vint en suite trouver le Roi **Ezéchias**, & lui dit : que vous ont dit ces gens-là. Et „ d'où

* Les Rois Liv. xv. chap. xx,

„ d'où sont-ils venus pour vous par-
 „ ler? Ezéchias lui répondit : ils
 „ sont venus vers moi d'un pais fort
 „ éloigné, ils sont venus de Babilone.
 „ Isaïe lui dit : qu'ont-ils vû dans
 „ votre maison? Ezéchias répondit :
 „ ils ont vû tout ce qu'il y a dans
 „ mon Palais; il n'y a rien dans tous
 „ mes trésors que je ne leur aïe fait
 „ voir. Alors Isaïe dit à Ezéchias :
 „ écoutez la parole du Seigneur : il
 „ viendra un tems que tout ce qui
 „ est dans votre maison, & tout
 „ ce que vos peres y ont amassé jui-
 „ qu'à ce jour, sera transporté à Ba-
 „ bilone, sans qu'il en demeure rien,
 „ dit le Seigneur. Vos enfans-mê-
 „ me qui seront sortis de vous, que
 „ vous avez engendrés, seront pris
 „ alors pour être Eunuques dans le
 „ Palais du Roi de Babilone.”

On dit souvent que les Mariages
 sont faits au Ciel, avant de l'être en
 terre. Je le crois chrétiennement,
 & encore plus chrétiennement je n'en
 crois rien. Car à peine deux Epoux
 sont-ils unis, qu'ils s'apperçoivent,
 & font voir à tout le monde, qu'ils
 éto-

étoient les deux personnes qui se convenoient le moins. Contrariétés d'esprit, & de goût, quelque chose de plus que de l'indifférence, du mépris même l'un pour l'autre : voilà l'image du huitième jour après la Nôce. D'où vient cela? C'est que d'ordinaire l'on consulte moins, dans une alliance, les intérêts de sa raison ou de son repos, que ceux de sa bourse, ou de sa sole satisfaction.

Pendant cinq ans AGATOCLES s'est donné pour l'amant de toutes les belles, la terreur des nouveaux maris, le rival de tous les galans, & la ressource des jeunes veuves. Avec des charmes supérieurs, il falloit toutes les fleurs de la jeunesse pour l'attacher huit jours. S'il laissoit, par hazard, tomber un regard sur une femme de vingt-cinq ans, ce n'étoit que par une distraction hors-d'œuvre, & qu'il ne se permettoit pas long tems. Il avoit un tarif dont il ne sortoit jamais, pas même par caprice, depuis quinze ans, & audessous jusqu'à vingt. On ne l'y trompoit pas : rompu là-dedans, il auroit fallu être bien fine pour

pour l'attraper. Il s'étoit fait une étude si particulière de la pantionomie, qu'il y déchiffoit clairement la datte du Baptistaire, de quelque griffonage que la céruse ou l'art eussent voulu l'obscurcir. Lui parloit-on d'une femme de trente ans; il en avoit des maux de cœur. Que de tracasseries n'a-t'il pas faites à la pauvre Vicomtesse de D... parce qu'à vingt-sept ans elle avoit eu la vanité de le nommer avec mystère, & assez de coquéterie & d'amour propre pour rougir adroitement, sous son éventail, en le nommant? Il a inondé Paris & la Cour d'un déluge de plaisanteries sur la petite Présidente du *Marais*, qui, quoiqu'avec la trentaine bien accomplie, avoit jouë, disoit-il, à le deshonnorer, & à se remettre en jeu, en répandant fausement le bruit d'un rendez-vous avec lui.

Ayant paru dans le monde avec ce goût décidé pour l'extrême jeunesse, on croyoit qu'Agatocle ne se marieroit pas, ou qu'il faudroit tout-au-moins une des trois graces, en personne,

sonne, pour l'y déterminer. Il est cependant marié ce beau dédaigneux, & vous ne devineriez pas que c'est à la vieille HÉCUBE. Vous concevez, sans peine, qu'il n'y a en cela ni convenances, ni sympathies, ni goûts. C'est ce qu'on est convenu d'appeler un Mariage de raison. De raison? Oûi: en effet Agatocle peut-il jamais faire rien de plus raisonné que de gagner trente mille livres de rente par un mot? Par-là il va réparer les débris de sa fortune, arrêter le cours de vingt mauvaises affaires, se sauver de trois par-Corps, & faire lever la saisie réelle de ses biens. Y a-t'il une raison aussi raisonnable que celle-là? Paré des dépouilles de quatre maris, dont Hécube est restée veuve; & en possession de l'usure que trente amans lui ont payé de ses charmes: qu'Agatocle doit aimer une si riche femme, & qui lui fait tant de bien! Vous moquez-vous? Par le même Contrat Agatocle s'est vendu au repentir trente mille livres de rente, & Hécube vient d'acheter le mépris d'Agatocle, & le désespoir au même

même prix. C'est mettre les hommes bien bas, & les injures bien haut.

Dégoûté dès le premier jour : que fera Agatocle le second ? Que sera-t'il dans dix ans ? Dès la veille des épousailles Hécube lui a paru vieille & ridée, comme elle l'est. Le jour des Noces elle s'est montrée assez folle pour se croire aimable, & le lendemain elle lui a pété, par ses importunités sur la constance & la fidélité qu'elle exigeoit de lui. Qu'il lui en va coûter cher pour être honnête homme, dites-vous ? Que vous êtes neuf dans les usages. Désabusez-vous : & laissez faire Agatocle, il est instruit, & fait le peu qu'il lui en coûtera s'il ne veut pas se singulariser. Son parti étoit pris même avant la Nôce ; & les trente mille livres de rente, au lieu de lui faire aimer davantage sa femme & son devoir, ne lui serviront qu'à les lui faire oublier plutôt, & qu'à lui en fournir les occasions. Votre probité répugne à ces arrangements. Que vous sentez le rélan, homme de la vieille Roche ! C'est la

II. Partie. E mode.

mode. Ne voudriez-vous pas qu'Agatocle, à la fleur de sa jeunesse, à vingt-cinq ans, fut fidèle à une vieille de soixante-quinze ? Ce seroit donner une ample matière aux plaisanteries, & offrir aux railleurs un beau côté par où l'entamer. On en riroit ; & ce dernier ridicule-ci le rendroit plus singulier que le premier, & ne lui seroit pas pardonné de même.

Il n'y a pas d'ingratitude si prompte que celle des époux dont on fait la fortune. Elle est réfléchie & méditée, même avant les bienfaits, & se consomme par leurs secours. Le plan en est dressé avant la Nôce. Point d'ingratitude plus tolérée, & même plus applaudie. La reconnoissance s'est encore assez soutenue pour être regardée comme une vertu entre personnes libres. Entre époux, elle prend un autre point de vûe. C'est une imbécilité ; & il y a dix à parier contre un, que dans dix ans ce sera un vice. Que dis-je, le pari est décidé dès-à-présent.

Agatocle suit le chemin battu.

Une

Une certaine LISETTE, petite émancipée d'amour à seize ans, lui rappelle ce qu'il nomme son bon goût, & pour avoir la paix Hécube souffre chez elle une femme de chambre à deux fins; Lisette, bonne imitatrice d'Agar, méprise sa maîtresse, & ne reconnoît bientôt plus l'autorité d'Agatocle.

L'âge avancé d'Hécube & la certitude de sa stérilité, lui servent de retranchemens sur ses criminelles affections pour Lisette. C'est de-là qu'il prouve qu'il ne fait qu'imiter Abraham. Mais peut-il être fondé à garder chez lui la complice de son adultère, sur les mêmes raisons que ce saint Patriarche pouvoit avoir envers Agar? * Il l'avoit reçue des mains de sa femme Saraï, & n'avoit consenti à l'admettre dans son lit, qu'à sa prière. Il avoit eu d'elle le Ismaël que Dieu avoit béni. Cependant rien n'arrête Abraham. Agar s'élève au dessus de sa maîtresse, il la lui abandonne pour qu'el-

* Gen. Chap. xxi.

„ qu'elle la châtie de son insolence.
„ La paix de son ménage demande,
„ de plus, l'éloignement de cette orgueilleuse servante, & ce bon mari la chasse sans délai. ” C'est en cela, Agatocle, qu'il faut suivre son exemple. Arrachez de votre cœur l'image de Lisette, éloignez-la de votre maison, & rendez à Hécube des droits qu'elle a payez si chèrement.

LEANDRE, vieux garçon, à soixante-dix ans, a chansonné Hécube, sur la disproportion de son mariage avec Agatocle. Il en a ri à gorge déployée, & a même risqué de faire d'assez bonnes réflexions sur cet événement. Qui n'eut pensé qu'il n'aurait pas donné dans un semblable ridicule? Resté garçon jusqu'alors, & s'étant mis en possession de dauber tous les époux, de gloser sur les veufs sur-annés qui avoient l'intrépidité de se remarier, le Phœbus ordinaire de tous les Vaudevilles qui courroient là-dessus, & lui qu'on voyoit à la tête de tous les charivaris du quartier : que ne demeurait-il célibataire jusqu'à sa mort?

mort? Il avoit si peu de chemin à faire. Il a vû l'aimable Lise; s'en est amouraché; l'a demandée à ses parens, comme une grace, & l'a obtenue d'eux pour son malheur. Il l'a achetée un gros doüaire, & lui a assigné des menus plaisirs exorbitans. En satisfaisant son idée, il a crû faire, par-là, à son tempérament les honneurs d'une prétendue impossibilité de continence. Dès le lendemain, cependant, appartement séparé. Deux époux, aussi mal assortis, seroient trop près l'un de l'autre dans un seul. Quoi! Léandre pense-t'il que la célébration du mariage de Lise soit son vœu de chasteté? Croit-il que c'est pour lui que Saint Paul a dit, *qu'il vaut mieux se marier que de brûler*? Seroit-il assez embrasé pour que cet aphorisme lui convint? Il iroit mieux à la jeune Lise: elle brûleroit sans Mariage; mais Léandre est plus capable d'attiser son feu que de l'éteindre. Quelle déraisonnable union! Lise, veuve du vivant même de son mari, & du jour de ses Nôces, attend impatiemment le moment de fai-

re valoir les clauses de son Contrat. Elle n'a de joie que quand elle pense au montant de son Doüaire, qu'elle désireroit consciencieusement avoir mieux gagné; & déjà elle fait choix de celui avec qui elle prétend le partager, & lui donne de tems en tems de doubles arrhes sur le marché. Suites presque inévitables du mariage mal assorti pour l'âge.

Léandre ne reste pas court, & cite DAVID pour son modèle. Qu'il revienne, cependant, de sa fausse prévention sur la ressemblance qu'il suppose.

* „ Ce Saint Roi, par un effet de
 „ sa raison, avoit rendu leur liberté
 „ à ses femmes légitimes. Extenué
 „ par les austérités de sa pénitence,
 „ & les fatigues de la guerre, il étoit
 „ si vieux à soixante-dix ans que sa
 „ chaleur naturelle étoit presque é-
 „ teinte, & qu'il ne pouvoit échauf-
 „ fer, quelque soin qu'on prît de le
 „ couvrir. Les Médecins toujours
 „ savans, quand ils étudioient la natu-
 „ re

* Les Rois Liv. III. Chap. 1.

„ ture, & s'accoutumant à nos be-
 „ soins, jugerent que l'unique mo-
 „ yen de lui conserver la vie, étoit
 „ de révivifier son corps par des es-
 „ prits étrangers, mais doux, natu-
 „ rels & sympatiques. Ils espererent
 „ cet effet merveilleux de la présen-
 „ ce vivifiante d'une belle & jeune
 „ personne du Sexe qui vivroit jour
 „ & nuit avec lui. Entre toutes les
 „ plus sages & les plus aimables fil-
 „ les, on choisit *Abisag* de Sunam,
 „ jeune & d'un tempérament convé-
 „ nable aux nécessités de David. Le
 „ Saint Roi, exact observateur des
 „ bienséances, ne l'admit dans son
 „ lit qu'en qualité de sa femme, &
 „ n'en usa cependant avec elle que
 „ comme avec une chaste compa-
 „ gne. C'est sur cet accord raison-
 „ nable & raisonné, que Saint Jérôme
 „ s'écrie: Quelle est donc cette Suna-
 „ mite, cette vierge d'un tempéram-
 „ ent assez ardent, pour ranimer la
 „ vieillesse d'un homme presque mort?
 „ Quelle est cette fille si sainte qui
 „ communique une chaleur incapable
 „ de causer des impressions sensuelles?

Léandres du siècle, Vieillards à demi-morts, quand de semblables motifs conduiront vos Mariages disproportionnés, on vous les passera si vous choisissez des Abisags; & si celles que vous aurez choisies conviennent de ne vous épouser que pour vous réchauffer, comme Abisag consentit envers David? Seroit-elle d'ailleurs autant en sûreté avec vous, que cette chaste Sunamite le fût dans le lit de David. Quoique vos épouses, elles le feront à l'égard des devoirs réciproques de ce titre: leur esprit en sortira-t'il vierge? Votre impudente & impuissante lubricité soufflera dans leurs cœurs des flammes que vous n'aurez pas la puissance d'éteindre, & qu'elles n'auront peut-être pas la force de supporter sans y chercher des secours.

A ces deux Mariages, disproportionnés pour l'âge, joignons-en un troisième, où l'intérêt, ce Prothée merveilleux, cette ame du monde, joue admirablement bien son rôle.

ARONCE vient d'épouser FLORINE, à peu près avec les mêmes dispositions.

positions qu'il auroit acheté une ferme. Il auroit eu la précaution de voir les beaux, l'état des bâtimens, la nature des terres, & leurs revenus : il a eu l'attention d'examiner les talens de Florine, l'usage qu'elle en savoit faire, & le profit qu'il en pouvoit retirer. On ne dira pas qu'il a acheté chat en poche. Il n'ignoroit pas qu'elle avoit fait un séminaire de trois ans à l'*Hôtel du Roule*, & c'est par-là qu'il l'a aimée, & à cause de cela qu'il l'a épousée. Le caprice n'est pas neuf; quand il paroîtroit ridicule, il est du goût d'Aronce, & cela lui suffit. Avec un bien médiocre, peu de naissance, un léger vernis d'honneur, assez de suffisance, & strapasonné d'une ombre d'usage du monde, il s'étoit mis dans la tête de percer dans la *bonne Compagnie*. Son Mariage vient de l'y placer tout d'un coup. Un époux commode, (on dit maintenant raisonnable) qui a une femme jolie, *qui fait ce que c'est que de vivre*, & qui ne fait pas la *Béguenille*, se voit bien-tôt faux-filé. Florine ne connoît que des Ducs, des

COMTES & des MARQUIS. Les PRÉSIDENTS sont ses protecteurs, & les FINANCIERS ses bons Papis. Aronce, que de belles & bonnes connoissances pour vous! Quelle légion d'amis votre femme vous présente-elle! Mais Aronce n'est pas riche & pour aller de pair avec de tels amis, il faut faire figure, & être en état de soutenir une certaine dépense. Florine se charge d'y pourvoir. Qu'Aronce la laisse faire, & rien ne lui manquera. Elle prend soin de tout, lui ménage elle-même jusqu'à ses menus plaisirs, & en retour, il ne jouit de la *petite Maison* que quand elle la lui laisse libre. Grands soupers, bonne chère, vins exquis, Maisons bien garnies, équipages lestes, domestiques bien entretenus. Quelle ferme que cette Florine, & qu'elle est d'un bon produit! Avec un peu de complaisance, voilà Aronce bien en amis, caressé du moins de sa femme, s'il n'en est pas estimé, & reçu partout au nom de Madame Florine. Qu'Aronce devienne homme, & qu'il entreprenne de tenir à sa femme

la

la bride haute. Financiers, Présidens, Marquis, Comtes & Ducs sollicitent contre lui. On plaindra la pauvre Florine d'avoir à supporter les emportemens d'un bourru, d'un fantasque & d'un misantrope. *L'aimable homme* ne sera plus qu'un malotru, un gueux revêtu, indigne de posséder une femme comme Florine, & qui ne fait pas connoître son bonheur. Je le croirai heureux, si on l'en quitte en payant de son bien une prompte séparation. Combien de plus infortunés, à qui il en a coûté leur liberté pour quelques plaintes légitiment adressées à leurs trop galantes moitiés!

Il n'y a personne de ceux qui se marient, qui ne croye travailler à sa félicité particulière. On épouse une vieille pour son bien & par intérêt. On s'unit par passion à une jeune. Ce n'est d'un côté ni d'autre, ni amour ni estime, seules sources du vrai bonheur. C'est amour, c'est nécessité. Que peut-on attendre d'une alliance qui a d'aussi vils motifs? On se moque de la crédulité de sa bienfaitrice,

trice, ou l'on devient la victime de son tempérament. Il faudroit feindre de l'amour pour la première. En ce cas la feinte est permise, c'est peu dire, elle est même nécessaire. On devroit cacher à la seconde combien on l'aime. A quoi peut servir cet avis? Est-on le maître de le suivre? CÉPHALE s'est coëffé d'une petite coquette. GALANTIS prétentailée jusqu'au bout des doigts d'un falbala de petites manieres, & recrépie de vingt couches de pruderies, l'a enchanté. Elle a eu l'art de lui faire acheter par deux ans de soins humilians & de complaisances basses, la permission de devenir son époux. Le Pere de Céphale s'est fortement opposé à le laisser charger de ce deshonneur. Céphale a attendu impatiemment ses trente ans; & enfin, libre de lui-même, il a mis le sceau à sa folie : il a épousé Galantis. Il a revolté par-là, contre lui, parens & amis. Aîné de sa famille, il a vû, en riant, transférer ses droits à son cadet. Le sacrifice de vingt-cinq mille livres de rente lui a paru un trait

trait d'amour aussi nouveau que piquant. Il a trouvé beau de se singulariser par un entêtement romanesque, & un désintéressement poussé. On pensera qu'il est récompensé de son sacrifice & de sa tendresse par les belles manières, le bon esprit, le grand cœur & la fidélité de sa femme. Si cela étoit; je ne sai si je ne le louerois pas. J'envirois son sort. C'est peu de vingt-cinq mille livres de rente pour payer un aussi excellent caractère : il auroit beaucoup gagné en perdant tout; & les choses évaluées, une telle épouse vaut bien un héritage. Il n'est pas si heureux. Galantis n'a été pendant deux ans, avec lui, qu'une hypocrite en coqueterie, habilement masquée de simplicité & de douceur. Devenue sa femme, c'est une galante décidée, timpanisée, & assez impudente pour distribuer elle-même le placard. Sa beauté, dont Céphale étoit si vain, & où il plantoit les provins de ses plaisirs, ne fait plus que sa honte & n'est pour lui féconde qu'en peines. Celfond d'esprit, qu'il

regardoit comme une vertu qui le devoit réjouir, n'est dans elle qu'un vice de plus qui le désole. L'effronterie s'est peinte à la place de la prudence. Pour soutenir, jusqu'au bout, l'honneur d'un choix qui le deshonnore, Céphale est d'autant plus malheureux qu'il est forcé d'enterrer, en riant, son chagrin au fond de son cœur. Il est contraint de louer tout-haut une femme qu'il méprise tout-bas. Depuis un an, rongé de remords, & amaigri par la distillation continuelle des douleurs que lui cause Galantis, il attend en soupirant qu'une mort favorable, & trop lente à son gré, lui apporte une séparation qu'il n'a pas même la consolation d'oser espérer par les voyes ordinaires. Qu'il a le tems de remâcher les dégoûts que lui apprêteront les rapports amers de son opiniâtre contradiction!

On ne joue jamais si gros jeu, que quand on unit ses jours à ceux d'une maîtresse, malgré les oppositions de ses parens. Je ne fais rien qui doive tant satisfaire la personne aimée,

mée, que cette désobéissance par laquelle on renonce à la voix du sang, & à celle de l'interêt. Mais il faut être bien sûr des qualités du cœur de celle à qui l'on se livre. Se trompe-t'on; il n'y a pas de remède.

Comme en cela l'on jouë souvent à *Colin-Maillard*, on ne peut qu'approuver la fermeté des Pères en pareilles rencontres. Il est de leur devoir, & de leur prudence de se servir de leur autorité, pour rappeler leurs enfans à la raison, & les enlever à des malheurs que leur peu d'expérience, & la fougue de leur âge leur préparent insensiblement; ils sont en droit de le faire, & ils le doivent.

Mais ces droits & ces devoirs ne sont pas sans bornes; & il y a des circonstances qui les limitent. La reconnoissance milite souvent dans un cœur bien né avec la piété filiale. Qui doit l'emporter, me dira-t'on? C'est la personne dont on a le plus reçu, & conséquemment à laquelle on a le plus d'obligation. Il devroit être en Paradoxe, qu'il y eut quelqu'un

qu'un qui pût balancer la gratitude dans le cœur d'un Fils à l'égard de son Pere. C'est à lui à rougir des fautes de son Fils.

Le même Chapitre, où saint Paul commande aux enfans d'obéir à leurs Peres & Meres, avertit aussi ceux-ci de ne les point irriter. Je ne prétens pas partir de-là pour lever l'étendard de la revolte contre les Peres en faveur des enfans : je ne veux que délivrer les sentimens de ceux-ci de la chaîne & de la tyrannie de ceux-là.

FLORIDOR avoit un tempérament violent, & un cœur trempé pour les impressions tendres. Il entroit à peine dans l'adolescence, âge dangereux où les plaisirs ne se montrent que sous des dehors aimables, & où la prudence ne paroît pas encore pour les diriger. Il sentit des desirs qui lui donnoient l'idée d'un bonheur qu'il ne pouvoit entièrement définir. Son esprit tira à clair la félicité que son cœur envioit. A travers le cristal brillant d'une pénétration qu'il tenoit de la nature, il
re-

reconnut dans la limpidité de ses sentimens , ce goût vainqueur qui nous attire si puissamment vers le sexe. L'yvresse des sens se joignit insensiblement à cette première découverte. Il commença à sentir plus vivement, & à se regarder comme plus malheureux. Réduit à alimenter son feu de visions romanesques , & d'amourettes idéales , il ne pût rester long-tems dans un état qui ne lui présentoit que des satisfactions chimériques. Il aima. Qui ? Tout le Sexe en général. Cependant rabatant peu à peu, par une raison prématurée, il devint assez maître de soi pour s'en tenir aux dispositions de la Loi première. Tout ses desirs purifiés au creuset de la probité se fondirent à un seul, qui fut de se marier. Ses sentimens communiqués avec respect à son pere, ne furent répondus qu'en plaisantant. Sa mere en plaisanta à son tour avec les *Caillettes* du quartier, & le résultat de ces sottes consultations, fut à lui promettre encore les étrivières pendant dix ans. La nature alloit toujours son

train. Les obstacles ne font souvent que l'animer. Pour avancer les choses & leur faire prendre une forme, Floridor choisit une Demoiselle sage, pleine d'esprit & de mérites, dans une famille honnête, & d'une condition égale à la sienne. Il proposa son choix à son pere : nouvel objet de plaisanteries. A ce coup l'intérêt joüa, & l'on se retranscha sur l'inégalité des biens. Il coute peu d'entamer son cœur, mais il est difficile d'en réfermer la plaie. De-là de fréquens écarts de jeunesse, du libertinage-même. Quoiqu'emporté rapidement dans un tourbillon continuel de plaisirs, son goût pour le mariage ne le quittoit pas. Il en étoit tellement rempli qu'il en faisoit prendre l'air à ses attachemens. Excepté les refroidissemens & les dégoûts réciproques des ménages autorisés, tout s'y passoit comme entre les époux les mieux unis. Il établissoit, chez sa maîtresse, les complaisances sans gêne, les empressemens sans fadeur, & les soins sans petitesse. Il s'étoit fait une loi de constance & de fidélité, qu'il re-

regardoit comme un crime d'enfreindre même par pensées.

Avec tant de qualités pour être un époux honnête homme, il réitéroit souvent à son pere de lui permettre de le devenir. Ses prières étoient éludées avec une contrariété absolument décidée. Promené pendant dix ans de désirs en désirs ; moins criminel que malheureux : libertin parce qu'il étoit homme , toujours dominé par son goût pour l'ordre, & sa vénération pour la loi : pros crit de la maison de son pere par les conseils de dix faux amis, prêt à donner dans des travers dont il rougit, une main propice l'a enlevé de la fange du vice, & derobé aux ténèbres de l'erreur. Ses yeux se sont dessillez. Il connoît le prix de la vertu, parce que Z AÏRE la lui montre sans grimace ; il l'aime parce qu'elle est toujours avec Zaire : il la sert avec zèle à l'exemple de Zaire. Avec examen, sans caprice, sans passions, & dans un loisir pur, il a reconnu l'aimable Zaire pour ce qu'elle est, & lui a voüé la plus parfaite vénération. Moins bel-

le qu'adorable , fille à sentimens , & n'ayant d'une naissance commune que son Extrait-Baptistaire , elle a sçû fixer son cœur par ses charmes , & rappeler sa raison par la supériorité de la science. Elle a arrêté , avec ce frein , les voltes d'un tempérament qui se cabroit avec tant de violence. Elle a dompté de telle sorte son naturel farouche ; a mis tant de douceurs dans ses manieres , & a sçû donner des bornes si nobles à sa prodigalité , qu'il n'est pas reconnoissable. Elle a couronné tant de biens , qu'elle lui a faits , de l'espérance de sa main.

Une femme qui est aimée d'un homme , encore un peu susceptible de raisonnement , peut aisément le retirer des plus grands égaremens par un espoir aussi flatteur.

Les femmes nous font ce que nous sommes. Nous nous imaginons être libres , & nous ne parlons que d'après elles. Sont-elles sages , il leur est facile de nous rendre honnêtes gens. Zaïre est une fille chrétienne : Floridor abjure sans peine ses erreurs aux
pieds

pieds de ce qu'il aime. Ce Sacrifice, qui lui devient nécessaire, ne lui semble pas mal aisé.

Je n'en appelle ici qu'aux Peres, à ceux qui ont des sentimens du moins : que doit faire Floridor ? Peut-il, sans lâcheté, refuser une main qu'on lui présente, parée de tant de biens, & devancée de tant de bienfaits ? N'y auroit-il pas de la foiblesse à condescendre aux caprices de son pere ? Je fais combien il est dur à Floridor de désobéir. Que le sort de l'homme est malheureux, & que ses décisions sont bisarres ! Une vertu combat contre l'autre ; & celle qui a du dessous n'est qu'un vice de plus pour lui. D'un côté fils désobéissant, de l'autre amant ingrat ; qu'il pese, sans prévention, les droits de cette double reconnoissance, & qu'il ne pèche du moins qu'avec examen.

La première Loi du Monde, la base de la nature, celle que Dieu dicta lui-même dans le Paradis-Terrestre, la seule, en un mot, qui y ait été donnée dans l'état de pureté ;

la voici, * „ L'HOMME QUITTE
 „ RA SON PERE & SA MERE,
 „ & S'ATTACHERA A SA FEM-
 „ ME, & ILS SERONT DEUX DANS
 „ UNE SEULE CHAIR. ” Que cet-
 te Loi soit observée à la lettre, &
 l'on retrouve encore, malgré les
 embarras du ménage, des instans qui
 ne figureroient pas mal avec ceux
 du Paradis-Terrestre. Cette Loi bor-
 ne le pouvoir des Peres & la sou-
 mission des Fils. Dieu ne dit pas seu-
 lement : tu n'écouteras pas ton Pe-
 re & ta Mere ; mais, *tu les quitte-
 ras, & tu t'attacheras à ta femme ; &
 vous ne serez tous deux qu'une même
 chair.* Y a-t'il dans toute l'Ecritu-
 re un seul passage qui établisse une
 aussi entière liaison entre le Pere &
 le Fils ?

Les devoirs de la naissance ne
 vont qu'après ceux de la reconnois-
 sance. Ceux ci posent sur des bien-
 faits avec réflexion, volonté & li-
 berté ; & ceux-là ne portent que sur
 des occasions accidentelles, indépen-
 dan-

* Gen. Chap. II.

dantes, hasardées, souvent contrariantes, involontaires & inattendues. Me promenant sur une côte maritime, & la tempête ayant jetté à mes pieds un coffre rempli d'effets précieux; je m'en sers pour établir ma fortune; puis-je être ingrat envers celui qui vient de faire naufrage, & qui m'a enrichi sans me connoître & sans le vouloir? C'est la volonté qui scelle le bienfait & la reconnoissance. La vie n'est un bien qu'autant que les Peres s'appliquent à rendre leurs enfans heureux. Doit-on de la gratitude pour un mal.

J'excepte ici l'obéissance, elle est de precepte; mais elle ne doit pas s'étendre jusqu'au Mariage, & ses droits ne peuvent prendre sur les inclinations: elles sont hors des limites de sa puissance. Dieu a plus fait: il a permis aux enfans, (n'affoiblissions pas les termes de l'Ordonnance,) il leur a commandé *de quitter Peres & Meres pour s'attacher à leurs femmes.*

Choisissez maintenant, Floridor, entre un Pere dur, qui vous a abandon-

donné, & la tendre Zaïre qui s'est
empressee à vous servir de Pere, de
Mere & d'amie. Ressouvenez-vous
des droits de tous ces titres, qu'elle
a remplis, pour reconnoître com-
bien vous lui devez. Acceptez sa
main, & vos devoirs sont acquittés.
Les Loix ne vous permettent d'être
reconnoissant qu'à trente ans; quel-
les Loix, que celles qui fixent un âge
aux vertus! Elles ne sont peut-être
faites que contre les vices, respec-
tez-les; mais n'oubliez pas combien
vous êtes rédevable à Zaïre. Epou-
sez-la: vous ne pouvez manquer d'être
heureux.

La simpatie des humeurs, la con-
venance des goûts, l'union des sen-
timens, le mépris de l'interêt, &
plus encore une estime reciproque
dont l'amitié ourdit la chaîne, & dont
l'amour conduit la trame, voilà les
liens bienheureux qui unissent Zaïre
& Floridor. Si le consentement des
parens les autorisoit, on ne balan-
ceroit pas à les croire deux Epoux
fortunés. Que fait-on? Ne peu-
vent-

vent-ils l'être indépendamment, & l'est on décidément par-là?

SOSINNA, par l'emploi qu'il a fait des fonds du trésor public, & le bonheur qu'il a eu de n'avoir souffert d'aucune banqueroute, s'est engraisé du suc de vingt familles. Devenu noble par une charge du *Grand Collège*, & à la tête des intéressés de la bourse de P..... qui est une vraie mine d'or, & où il a part pour cinq sols entiers, il a résolu de n'en pas demeurer-là. Son fils doit entrer dans ses vûes : ce qui veut clairement dire qu'il doit sacrifier ses sentimens & son cœur à l'ambition de son pere qui veut le marier : & à qui, direz vous? à une petite échappée du néant, au visage en cire jaune, au nez épaté, aux yeux louches, au corps suspendu entre deux hanches déboîtées, & montées sur une jambe assez commiquement envissée avec l'autre, qui traînant un *Pied-bot*, lui fait faire très-passablement le saut de crapaut. C'est cette petite figure, propre à être montrée en foire pour de l'argent, que Sosinna s'est

destinée pour brù. Et son fils, qu'en dit-il? A-t'il eu le tems de la voir? On l'a fait paroître trois fois devant lui à la grille d'un parloir obscur, où elle l'a toujours devancé, & où il l'a presque entrevûë, assise assez avantageusement. Voilà tout ce qu'il en fait, & qu'elle est *bonne Demoiselle*, & alliée aux Maisons de B..... de V..... Sofinna prétend-t'il faire le bonheur de son fils; croit-il qu'il aimera cette petite naine, reste informe d'un des modèles de Calot? Il fait le contraire. *Mais d'ailleurs, qui lui dit de lui être fidèle? Il seroit encore un plaisant innocent.* O, Pere impie! O, Ambition toute-puissante! Jusqu'à quand la Religion sera-t'elle exposée à vos insultes? Ne vous servira-t'elle qu'à assurer vos forfaits?

J'ouvre l'Écriture Sainte, & j'y vois, avec un contentement parfait, la différence des unions, dont il y est fait mention, & de celles du siècle.

* „ ABRAHAM n'attend pas qu'un tem-

* Gen. Chap. xxiv.

„ tempéramment ardent ait entraîné
 „ son fils ISAAC à faire des con-
 „ noissances criminelles & deshono-
 „ rantes avec les filles de *Chanaan*. Il
 „ fait qu'un commerce avec elles ,
 „ conduit toujours à des fins funes-
 „ tes, & ne peut être que désagréa-
 „ ble à Dieu. Isaac lui paroît-il en
 „ âge d'être établi : il en prend soin
 „ en pere tendre , affectionné , &
 „ plein de sentimens. Il envoie E-
 „ lisée, son Intendant, chercher une
 „ femme à son fils en Mésopotamie.
 „ Abraham ne lui recommande pas
 „ qu'elle soit riche; Isaac ne deman-
 „ de pas qu'elle soit belle. Les dé-
 „ sirs du pere & du fils se joignent à
 „ ce qu'elle n'attirât pas sur la Mai-
 „ son & sur la personne d'Isaac, l'in-
 „ dignation du Seigneur ”. Voilà
 „ à quoi se borne toute l'instruction
 „ qu'Elisée reçoit. „ Il arrive dans le
 „ pays où son maître l'avoit envoyé.
 „ Dieu lui-même prend soin de lui
 „ marquer celle qu'il avoit choisie
 „ pour Isaac. (C'est REBECCA.)
 „ Introduit auprès des parens de cette
 „ sage

„ sage fille, il leur expose en peu de
„ mots le sujet de sa venuë, & l'ob-
„ jet de sa négociation. On ne lui
„ demande pas quels sont les biens
„ de ses maîtres. On sait qu'ils sont
„ gens de bien. Voilà tout ce qu'on
„ en veut savoir. *C'est un homme*
„ *craignant Dieu*, dit le vertueux
„ négociateur. En voilà assez. On
„ connoît Isaac par où on vouloit le
„ connoître. Il craint Dieu. Dès-
„ lors il est riche, & convient à Re-
„ becca. L'accordée a de la vertu,
„ de la sagesse, & de la piété. Elle
„ est suffisamment & assez avanta-
„ geusement dotée pour aller de pair
„ avec Isaac, & c'est un bon parti,
„ un très-bon parti pour lui ”.

Ce n'est point parce qu'on n'avoit
pas encore inventé l'art de se parer
des vertus, & peut-être du fruit des
crimes de ses équivoques Ayeux,
qu'Abraham & Isaac ne font aucune
observation sur la noblesse de celle
qu'ils désirent faire entrer dans leur
famille: c'est parce qu'ils ne con-
noissoient l'un & l'autre que la vertu
pro-

propre, & dont on étoit soi-même en possession.

Dès qu'on a mis en fait qu'on étoit en droit de se faire distinguer par les vertus de son Trisayeul ; on s'est contenté d'hériter sans prendre la peine d'acquérir. Ce n'est qu'en vertu que l'ambition nous manque. Nous avons l'air d'être si pleinement satisfaits de ce qui nous vient de nos Ancêtres, que nous ne pensons pas même à l'entretien. Un noble de seize quartiers, dans ses dispositions, est bien au-dessous de celui qui doit aller demain à la Chancellerie faire sceller ses Lettres : s'il se fendoit bien exactement, il trouveroit sa vanité bien ravilie.

La piété, l'uniformité des conditions, & l'unité des sentimens ont noué l'alliance d'Isaac & de Rebecca ; & ils ont été heureux. Rien ne peut altérer une union consacrée sous de si saints auspices. Si la discorde trouble les Mariages du siècle, si le divorce en decoud tant, disléquons adroitement les vûes des peres, des parens, des tuteurs ou des amis qui

y ont eu part, & nous serons moins surpris de voir la désunion dans quelques ménages, que de ne la pas voir également dans tous.

* „ Le pere & la mere donnent
„ les Maisons & les richesses; mais
„ c'est proprement le Seigneur qui
„ donne à l'homme une femme sa-
„ ge ”.

* Prov. Chap. xix.





X. L E Ç O N.

DE LA PUISSANCE DES
Maris.

LE Droit des Maris sur leurs Femmes, est le Droit le plus ancien ; il est établi & fondé par la bouche de Dieu-même dans le Paradis Terrestre : il fait partie de la punition que Dieu prononça contre Eve, la première des Femmes, & celle qui la première a obéi à la Loi qui la soumettoit à son Mari, par ces paroles : * *Vous serez sous la puissance de votre mari, & il vous dominera.*

Ce Droit est aussi naturel, aussi raisonnable & aussi étendu que celui des peres sur leurs enfans. Ce dernier-ci même est sujet à bien des restrictions & des observations que le
pré-

* Gen. Chap, iiii.

premier ne reçoit pas. Il est encore limité par les Loix humaines à un tems, & le premier n'a de bornes que la mort.

L'un & l'autre Droit, mal-entendu, dégénere en tyrannie. L'esclavage révolte la Femme & les enfans. Les Maris & les peres leurs doivent des égards; mais ces égards mêmes ont un point fixe. Un excès de foiblesse est aussi contraire à la Loi qu'un excès de rigueur.

La dureté maritale, dans le François, est un enfant bâtard qui ne trouve guères où se loger; c'est un vice étranger qui ne prend que fort peu, & qui ne se fera jamais naturaliser. Les conseils des bonnes Mamans, des voisines & des amies, ne lui permettent pas de pousser de grandes racines: tout le Sexe est en campagne pour les arracher, dès qu'elles se montrent. La molesse, à la faveur des Dames, a percé par-tout. Elle a pris dans presque tous les ménages. Les Maris ne sont plus que des demi-femmes, plus foibles que leurs femmes-mêmes, qui sont de-
ve-

venues, pour la plupart, des hommes & demi.

Voyez TIMANTE dans son siège: quel air imposant! qu'il sent bien son Juge! Son regard fier, & sa contenance ferme annoncent un maître homme. Il paroît qu'il fait bien que sa charge l'élève au premier rang; on diroit même qu'il le fait trop. Il est toujours le premier au barreau, & n'en sort que le dernier. Il a raison, puisqu'il n'est maître que-là. Une heure sonne, l'Audience leve; Timante retourne à son Hôtel: j'ai presque dit chez sa femme. Quelle différence de Timante à lui-même! elle n'est pas concevable. Il se défait avec sa robe de cet air d'autorité qui le fait craindre au Parquet. Son regard humble, sa contenance avilie, & son maintien mal-assuré conviendroient assez à une femme timide, s'il en étoit. Il semble qu'il oublie qu'il est homme; on diroit même qu'il ne l'est pas. Peut-on, en effet, se flatter de l'être lorsqu'on n'est que l'esclave d'une Femme. Que fait Timante de retour? Il s'enfonce

II. Partie.

G

dans

dans son Cabinet. Ses heures sont marquées à cet égard ; & ce sont à peu-près celles où MADAME tient appartement. Qui commande donc chez lui ? Faut-il le demander. C'est Madame. C'est-elle qui choisit jusqu'à ses habits, qui en ordonne l'air & le goût, & qui paye son Tailleur. S'il a besoin d'un Valet de Chambre, c'est à Madame qu'il faut s'adresser. Manque-t'il un Cuisinier ou un Maître-d'Hôtel, il faut parler à Madame. C'est à elle à qui le Sellier & le Maréchal portent leurs Mémoires. Y a-t'il des réparations à faire à la Ville ou à la Campagne, c'est avec elle que le Maçon & le Charpentier passent leurs Dévis, où Timante ne fait que mettre son nom. C'est chez Madame qu'on tient le cercle, on ne soupe que chez Madame, on ne parle que de Madame, on ne connait que Madame. A quoi sert Timante chez-lui ? A donner son nom à Madame & sa Livrée à ses gens : rien qu'à cela ? Pas à beaucoup plus.

Interrogez Timante sur sa foiblesse : il vous répondra qu'il n'a que de la com-

complaisance; qu'un mari doit en avoir pour sa femme, & qu'elle est de Précepte. Là-dessus, il vous citera, emphatiquement, ce Verset de Saint Paul, *Maris, aimez vos Femmes comme vous-mêmes: Celui qui aime sa femme s'aime soi-même.*

Je ne connois pas de Précepte mieux suivi; le pouvoir des femmes & la foiblesse des hommes l'ont bien aidé à faire son chemin.

On abuse des meilleures Maximes: chacun les interprete à son gré, suivant son inclination & son goût. Timante croit n'être que complaisant. Qu'est MONTALTE? Il est précisément le Pole-Antartique de Timante. Chez lui on ne connoît que lui. Dans le commerce civil c'est un homme affable, doux & agréable. Près de sa femme il est arrogant, brusque & insupportable. Sa femme ne paroît l'être qu'à certains jours du mois. Coëffeuses, Marchandes de Modes & Couturieres s'adressent à lui. Il choisit les Femmes de Chambre de Madame, & tous ses gens en général. Il soutient tous les Domestiques con-

tre l'antipathie qu'elle peut avoir contre-eux. Il la traite avec une suffisance impertinente. Les plus froids, *Madame*, sont ses petits mots. Il tient sa morgue avec elle de l'air dont un grand Visir regarde la moindre Esclave de son Sérail. Vous me demandez pourquoi Montalte s'est marié? Pour avoir un héritier légitime de ses biens & de son nom. A cela près, sa femme ne s'est occupée chez lui qu'à faire des nœuds. Eh bien! que dites-vous de Montalte? N'est-il que ce que doit être un Mari? Vous le trouvez brutal, & sa femme ne le regarde que comme un tyran. Demandez lui ce qu'il croit être. Je suis le maître, vous répond-t'il, & Saint Paul me donne droit de l'être. Ne dit-il pas? *Femmes, obéissez à vos Maris comme au Seigneur.* Je me fais obéir, & voilà tout.

Jetez les yeux sur Orgon, sa conduite, fondée sur les mêmes principes que celle de Montalte, a des fins différentes.

Orgon est dans une place à faire beaucoup de mal, qu'il fait, & peu

de

DE L'HOMME. 101

de bien, qu'il ne fait pas. Une affaire funeste vous soumet à sa juridiction ; vous le connoissez homme à se laisser prévenir pour ou contre , & à ne pas révenir de sa prévention. Vous désireriez l'instruire de la justice de votre cause. Comment vous y prendre ? Achetez-le de P. . . & de D. . . qui ont son oreille, avec qui il s'enferme familièrement dans son Cabinet , qu'il consulte sur le mal qu'il peut faire, & qu'il soutient dans celui qu'ils font, ils vous en feront bonne composition, & sont gens d'accommodement ; mais, me dites-vous, je ne demande pas une injustice, d'ailleurs j'ai accès auprès de Madame, & je crois que c'est-là le meilleur chemin. Point du tout ; Madame n'est proprement que sa femme, & il a bien borné les droits de ce titre. Il ne l'a épousée, comme Montalte, que pour lui donner des enfans, & il croiroit subir le joug s'il en recevoit des conseils. S'il n'y avoit en cela que de la fermeté d'esprit, Orgon seroit un Juge intégrè. Il n'écoute pas sa fem-

me, & vous ne connoissez qu'elle. Faites connoissance avec son Valer de Chambre. Voilà son Mentor, parce que c'est son confident. Faites mieux : glissez vous chez la petite M..... elle est sans naissance, sans éducation, & n'a que dix-sept à dix-huit ans : elle n'en est pas moins l'oracle d'Orgon. Il oublie tout ce qu'il a au-dessus d'elle, & à cinquante ans il sacrifie tout aux caprices & aux fantaisies de cet enfant. Voilà la route du cœur d'Orgon, & la sollicitation la plus sûre auprès de lui.

Tel est l'abus que l'on fait tous les jours de la puissance que Dieu & la nature accordent aux Maris. L'Écriture nous cite un exemple, qui prouve que la supériorité de l'homme n'est pas sans limites, & qu'il y a des occasions où la femme devoit avoir au moins le droit de représentation. Le fait est notable, & demande quelque attention.

* „ Les délices de l'Univers déployées avec magnificence; l'ordre

* Ester. Chap. 1.

„ dre avec la liberté, l'abondance &
 „ les richesses se firent gloire de pa-
 „ roître dans la superbe Fête qu'As-
 „ SUEBUS donna à Suze, Capitale
 „ de ses Etats. La Fête dura cent
 „ quatre-vingt jours pour les Princes
 „ & pour les Grands de l'Empire.
 „ Elle devint ensuite commune pen-
 „ dant sept jours à tout le peuple de
 „ la Ville. Chaque particulier fut trai-
 „ té en prince pendant cette semaine.
 „ Comme l'ordre est l'ame de la
 „ joie, le Roi avoit sagement établi
 „ à toutes les tables des modérateurs
 „ de tempérance, afin qu'on ne for-
 „ çât personne à boire plus qu'il ne
 „ voudroit, & pour qu'on ne bût
 „ pas trop. Assuérus, en Législa-
 „ teur, s'étoit excepté de la Loi, &
 „ avoit oublié d'en créer un Office
 „ à part pour sa table. Ce n'eût
 „ pourtant pas été l'Officier le moins
 „ nécessaire. Il passa lui-même les
 „ bornes qu'il avoit prescrites aux
 „ autres.

„ Echauffé par le vin, & entêté
 „ de la gloire de sa Fête, il pensa
 „ que ce seroit en réléver beaucoup

„ l'éclat, s'il donnoit à sa Cour, &
„ à tout son peuple, un aussi char-
„ mant spectacle que celui de la beau-
„ té de la Reine VASTHI”.

Assuérus ne craignoit pas en cela de se faire des Rivaux. Mais s'eût été une très-grande imprudence à tout autre qu'un Roi. Une semblable ostentation coûte souvent cher à des particuliers. DE COUR..... n'est pas à se repentir d'avoir eu cette vanité.

Un Mari qui se fait honneur, devant ses amis, d'avoir une belle femme, & un Joüaillier qui montre indifféremment ses pierreries au premier venu, se ressemblent assez. L'un tente les voleurs, & l'autre les galans; ils trouvent bien-tôt à leurs chevets la crainte & la jalousie.

„ L'ordre est donné, & l'on va
„ de la part d'Assuérus prier Vasthi
„ de daigner paroître en public avec
„ toutes les marques de la Majesté
„ Royale. Un Courtisan adroit lui
„ fait remarquer qu'elle est la seule
„ des Reines du monde à qui un
„ Mari ait voulu préparer un triom-
„ phe aussi nouveau que superbe.

„ Vaf-

„ Vasthi régaloit alors les Dames
 „ dans son Palais. Le bon goût,
 „ l'ordre, la délicatesse & l'abon-
 „ dance s'y trouvoient avec autant
 „ de magnificence qu'au banquet gé-
 „ néral ”.

Quelle rusticité ! Va dire Sos-
 TRATES. Peut-on goûter quelque
 joie dès que les Sexes sont séparés ?
 La plaisante Fête ! Le beau banquet !
 S'écrira POLIXENE. Qu'il devoit
 être lugubre ! Ah ! la bonne femme.
 Que de Provincialité pour une Rei-
 ne ! Quoi ! Point d'hommes ; & avec
 qui donc boire ? A qui dire le *petit*
mot pour rire, & la petite Chanson ?
 A qui l'adresser ? Quelle sote ! Ouï,
 Polixene, Vasthi n'étoit qu'une so-
 te : & si sote, qu'elle refusa avec fer-
 meté d'obéir à l'ordre du Roi.

„ Honnête femme à tous égards,
 „ & plus, esclave des bienséances &
 „ des Loix de l'Etat, que des fantai-
 „ sies de son mari, elle se crut en droit
 „ de ne point s'exposer aux regards
 „ des hommes, dont la présence lui
 „ étoit deffenduë. ”

Les Rois le sont toujours, & le

veulent toujours être, même encore plus, lorsqu'ils en sont moins dignes. Dans l'yvresse, le meilleur est bien prêt d'être un Tiran. L'action la plus sage, mal présentée, devient un crime. Heureux le peuple où l'on peut appeller du Roi yvre, au Roi à jeun ! Plus heureux celui où cette différence injurieuse n'est pas nécessaire !

„ Le refus de la Reine est rapporté
„ à Assuérus. Elle n'étoit que loüable de l'avoir fait ; mais le Roi étoit
„ il en état d'apprécier le mérite
„ d'une si généreuse résistance. Il
„ est outré de la prétendue désobéissance de Vasthi, il entre en furie, il est prêt d'éclater. Un reste
„ de raison l'arrête. Il convoque le
„ Conseil au milieu des verres & des pots. Quel Conseil va t'on tenir ?
„ Malheureuse Reine, quels vont
„ être vos Juges ? Sept Ministres aussi
„ peu raisonnables que leur Maître.
„ Le premier Ministre, homme
„ qui ne s'accommodoit apparemment guères de l'humeur de la femme, & qui étoit mieux écouté dans
le

„ le Cabinet du Prince que chez lui,
 „ prit la parole. Il avoit de l'esprit ;
 „ il eût l'adresse de tourner en affaire
 „ d'Etat, ce qui étoit particulier au
 „ Roi, afin de se prévaloir du Régle-
 „ ment que cela occasionneroit pour
 „ rétablir sa puissance chez lui. ”

Que d'Edits obtenus au nom de
 l'Etat, & donnés pour le bien appa-
 rent du Prince, qui ne servent, dans
 le fond, qu'à satisfaire les passions
 des Ministres, ou à remplir leurs vûes
 particulières !

„ Ce fut le point de politique de
 „ MAMUCHAN, premier Ministre.
 „ Grand Roi, dit-il, la défobéissan-
 „ ce de la fière Vasthi est injurieuse
 „ à Votre Majesté, & peut devenir
 „ encore pernicieuse à tout l'Empire.
 „ Le bruit s'en répandra bien-tôt
 „ dans toutes les Provinces ; & si elle
 „ demeure impunie, il n'y aura pas
 „ de femmes, soit des grands, soit
 „ des petits, qui ne s'en fassent une
 „ raison pour mépriser l'autorité de
 „ leurs Maris. On ne s'en plaint
 „ déjà que trop, & on s'en plaindra
 „ encore davantage. La Cour donne

„ le

„ le ton à la Capitale, comme celle-
„ ci le donne aux Provinces. De la
„ Reine aux Princesses; des Princesses
„ aux Dames, & de ces dernières
„ aux Bourgeoises; le mauvais air
„ se répandra par tout, & chaque
„ femme, de quelque état qu'elle soit,
„ prétendra être aussi maîtresse dans
„ sa maison que la Reine Vasthi dans
„ ses appartemens. Il n'y a donc rien
„ de plus juste que l'indignation de
„ Votre Majesté: les conséquences
„ l'autorisent, & la cause la rend lé-
„ gitime. Je croirois même qu'il se-
„ roit absolument nécessaire de déclara-
„ rer la Reine Vasthi légitimement
„ répudiée pour s'être rendue indi-
„ gne de votre cœur & de votre Thrône,
„ par sa désobéissance.”

Voilà une Reine sacrifiée à la politique d'un Ministre fin & rusé. Sa vertu & sa modestie sont tous ses crimes. Si elle a été la première victime de cette espèce, peut-on douter qu'elle soit la dernière?

„ Les autres Ministres, qui avoient
„ autant de goût que le Seigneur
„ Mamuchan, pour être maîtres
„ chez

„ chez eux, & peut-être autant de
 „ nécessité d'un Règlement pour le
 „ devenir, applaudirent d'une voix
 „ à son avis. Cet Edit, dirent-ils,
 „ revêtu de toutes les formes que
 „ prescrivent les Loix des Perses &
 „ des Médes, sera irrévocable, &
 „ deviendra utile à tous les ménages
 „ de l'Empire par quelques articles
 „ qui ordonneront, en termes ex-
 „ près, aux femmes d'honorer leurs
 „ Maris par une parfaite soumis-
 „ sion. ”

„ Le Roi fit promptement expé-
 „ dier ce fameux Edit, précieux par
 „ ses Réglemens, nouveau dans sa
 „ teneur; le premier qui ait été don-
 „ né dans le monde, pour pareille
 „ cause, qui n'auroit pas dû être le
 „ dernier.

„ Il fut affiché par tout l'Empire,
 „ dans toutes les Langues, & dans
 „ tous les Caractères des différentes
 „ Nations qui le composoient. Ou-
 „ tre la déposition formelle de l'in-
 „ fortunée Vasthi, on y lisoit cette
 „ belle Maxime, malheureusement
 „ oubliée depuis tant de tems; LES

MA-

„ MARIS SONT LES CHEFS DE
 „ LEURS FAMILLES, ET LES
 „ MAÎTRES DE LEURS MAI-
 „ SONS.

„ Il falloit que le Despotisme des
 „ femmes fut devenu bien peu supor-
 „ table ; puisque le lendemain cette
 „ importante Délibération reprise à
 „ jeun fut confirmée dans un Con-
 „ seil plus raisonnable & plus sérieux ;
 „ & l'on doit penser que cette ré-
 „ forme étoit absolument nécessaire
 „ dans l'Empire.”

Les Maris reçurent l'Edit avec
 bien de la joie. Ils osèrent dire, *Je*
veux ; & leurs cheres moitiés , inti-
 midées par le sort de Vasthi , de-
 vinrent plus sociables & plus dociles.

Je n'ose cependant me persuader
 que l'Edit ait fait autant de bien
 qu'on pouvoit s'en promettre de la
 sage disposition de ses articles. De
 toutes les autorités perduës, il n'y
 en a pas de plus difficiles à rétablir
 entièrement que la maritale. En ef-
 fet , souvent les raisons qui l'ont fait
 perdre , subsistent toujours, & ve-
 nant

nant du Mari qui, par trop de foiblesse ou trop de brutalité, n'a ni assez de prudence ni assez de modération pour se faire obéir, la femme prend le ton de maîtresse, le garde, & devient d'autant plus impérieuse qu'on a voulu plus brusquement l'assujettir. Une autre raison encore; c'est que cette puissance demande, de la part du Souverain, de l'amitié & de la condescendance, & du côté de l'inférieure un retour de tendresse & de complaisance, & qu'il n'y a ordinairement rien de tout cela ni chez l'un ni chez l'autre.

Si un grand Roi donnoit encore un semblable Edit, qu'il seroit bien agréablement enregistré! Que de Maris seroient satisfaits de se voir les premiers de chez eux! Quels prodigieux changemens dans bien des maisons!

MAMUCHAN ne verroit pas chez lui deux tables, deux lits, deux appartemens, & un autre maître que lui dans celui de sa femme. Les Comptes de son Intendant seroient déchargés de la grosse dépense qui se fait

fait journellement chez Madame, & d'un tarif de menus plaisirs qu'il n'ose pas trop approfondir. Mamuchan, tout entier à ses grandes occupations, dans les intervalles de ses insomnies devenuës moins fréquentes, ne penseroit qu'à cela. Il n'auroit plus de mauvais songes sur les soupers de Madame qui ne finissent que le matin.

Ne suis-je pas fou de prétendre réformer la Maison de Mamuchan, puisqu'il s'en embarasse si peu lui-même? De fait, il jouë à *qui perd gagne*. Son autorité baisse chez lui, & hausse chez le Marquis de B..... Mamuchan le remplace dans l'appartement de la Marquise. C'est lui qui règle ses Comptes, qui paye le Tailleur du Marquis, & le Précepteur du Chevalier son Fils. Le Conseiller D.... en fait autant chez Mamuchan, & il ne se trouve qu'en revanche chez le Marquis, qui la prend lui-même chez ALMON, qui n'est pas non plus sans être en partie. Mamuchan n'est-il pas heureux d'être délivré du soin de son ménage? Oui ;
il

il l'est ; il sait qu'il l'est , il lui plaît de l'être, & il est si reconnoissant, qu'il comble de bienfaits celui par qui il l'est.

L'autorité des femmes est montée à un tel point d'extravagance, & la puissance des hommes est si basse, qu'il faudroit une des plus grandes révolutions du monde pour rendre l'Edit de quelque utilité, & pour en faire valoir les prérogatives.

Concluons de tout ceci, avec le plus sage de tous les hommes, & qui n'a pû cependant se soustraire à leur pouvoir, que * *celui qui a trouvé une bonne femme a trouvé un grand bien, & qu'il a reçu du Seigneur une source de joie.*

* Prov. Chap. xviii.





X I. L E Ç O N.

DE LA PASSION DES HOMMES.

APRE'S l'Amour, je ne crois pas qu'il y ait de Passion plus vive, plus générale & plus étendue que celle des Hommes. Ne lui doit-on pas même un peu de préférence? Souvent l'Amour ne sert que de pont à l'ambition.

Le Marchand fait tirer ses draps, & recommande à son *Courtant* de ne point oublier les pouces aux deux bouts de l'aune. Pourquoi ces fraudes, & des gains autant illicites? Pour entasser les sacs de mille francs, & se décorer d'une charge qui l'annoblisse. Il ne sera qu'un plat annobli. Oui, mais il le fera; & c'est assez.

Il y a tant de mérite à être grand & riche; & il y a tant de presse à le devenir, qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir par tout des ambitieux

tiens. Qu'on se promene, & on en est coudoyé & heurté en tout lieu. Si l'on se présente quelque part, ils vous coupent sans dire *gare*, se placent sur le devant du Théâtre, & représentent, si-non la Pièce qu'on avoit annoncée, du moins celle qui pourroit devenir utile, si l'on y faisoit attention.

La dignité du Ministère, le respect dû à la Religion. Vieux stile. Un Ecclésiastique est un homme qui dit son Bréviaire, parce qu'il est payé pour le dire; & qui attend impatiemment qu'il ait d'assez bons Bénéfices pour s'en décharger sur un Aumônier qui fera sa tâche, comme le Manœuvre sa toise d'ouvrage.

L'état Militaire. Quel mot! Que ne forme-t'il pas dans l'esprit? C'est un Corps auguste où les Grands font leur apprentissage d'Héroïsme. La Valeur, la Magnanimité, la Générosité. Voilà de grandes vertus. J'admire dès que je ne vas pas plus loin. On force des retranchemens; on enfonce avec intrépidité les Escadrons ennemis; on monte une tranchée;

chée; on avance fièrement sur une brèche; on se trouve à l'assaut. On défend sa Patrie; on se fait tuer pour le service du Prince. Tout cela est beau. Le soldat s'expose au coup de mousquet pour cinq sols: il se donne à tuer chaque jour, afin d'avoir de quoi vivre. Le lendemain le Lieutenant quitte sa Chaumière pour devenir Capitaine, celui-ci voudroit être Colonel. Le Colonel se sacrifie & son bien à l'espérance d'être Brigadier; & TULLIUS ne tient table que pour se voir un jour à la tête des Légions.

La Robe est l'image de ce qu'il y a de plus nécessaire au monde, & de plus saint. Je veux dire de la Justice. Je m'explique; car peut-être ne m'entendrait-on pas. Quel spectacle vénérable & merveilleux que des Chambres assemblées? Les Mortiers, les Robes rouges, tout jusqu'aux Huissiers étonne, surprend. On ne voit rien de si grand, de si noble. On ne revient qu'à peine que les Rois se soient de bon gré dépouillés de cette partie de leur puissance

fance & de leur Majesté. Retournez l'image. Outre les sollicitations infames, deshonorantes & criminelles, ce jeune Conseiller qui vient dès huit heures à l'Audience, ce Rapporteur actif & reveillé, qui ne dort que pour rêver aux Criées d'une Maison en faisie réelle, cet autre qui se leve en sursaut pour relire le Mémoire d'une Partie qui lui est recommandée par un Grand, & pour y trouver une forme qui puisse emporter le fond; ce Président si matineux qu'il vient chaque jour faire lever le Buvetier. Ambition, passion des honneurs, avidité des grandeurs.

Les dépenses de l'Etat sont considérables : les Coffres sont vuides, les ressources sont épuisées. Une guerre heureuse qui ruine le Prince, des victoires qui nous coûtent cher, & des prises de Villes qui séchent le Trésor. Il faut de l'argent pour réparer la Marine; vingt Escadrons sont démontés, & il y a des Regimens à recruter. Qu'on ne s'inquiète de rien; voici de bons Citoyens, riches Millionnaires,

qui s'offrent de réparer toutes les pertes. Ne diroit-on pas d'abord: Ce sont apparemment de ces hommes du premier ordre que notre siècle paroît avoir enlevés d'entre les meilleurs Romains. Non, ce sont des gens avides, prêts à profiter des malheurs de l'Etat, & qui les désirent même. On vient de lancer de nouveaux Bâtimens à l'eau: la Cavalerie est remontée; l'Infanterie est recrutée. Nous sommes à même de perdre davantage. Nous nous appauvrissons par les Triomphes, & ils s'enrichissent de nos pertes. Sous les Lauriers nous n'avons pas de pain, on les méprise, & ils mangent des entremets, des premiers poids verts, & des Ortolans. Ils meublent, jusqu'au superflu, leurs Palais à la Ville & à la campagne, & font peindre leurs Plafonds. Ils dotent leurs filles richement; mettent des Ducs dans leur famille, placent leurs fils dans les Parlemens, & au rang des Prélats. Quels Citoyens! quelles Sang-suës! quels Monstres!

Bien de l'Etat; application au bien
de

de l'Etat ; Sainteté, bravoure, justice, utilité, autant d'enjolivement pour l'Ambition. Occupation, maximes, devoirs, attachement à ces devoirs, planches toutes dressées pour la passion des honneurs.

Inutilement se déguise-t'on ; l'ambition fait feu, & se manifeste. L'homme est un panier travaillé à jour ; il ne peut si bien contenir tout ce qui y entre qu'il ne s'en répande toujours quelque peu au-dehors. La joie ou la douleur nous trahit. Souvent il ne faut qu'une indifférence un peu marquée, ou de la dissimulation mal soutenue pour nous mettre en lumière.

L'ennemi est comme dans un Trébuchet. Il a à droite un bois, où l'on a eu soin de faire filer de l'Infanterie qui empêchera sa retraite de ce côté à la faveur des abbatis que l'on y a fait faire ; un fleuve borde ses troupes à gauche, & le passage en est deffendu par une partie de notre armée, & par une batterie qui les prend en flanc, & qui ne leur permet pas de le tenter. En tête il auroit les premières Légions de la République. Il faut qu'il nous

passe sur le ventre, s'il veut éviter la servitude. Les fourches sont dressées; la victoire est certaine. Quel immense butin pour nous ! CLAUDIUS, homme de grand sens a lui-même ordonné la bataille. Qu'on lui obéisse, & nous sommes sûrs de vaincre.

ANTOINE cède à la faveur ambitieuse qui l'obsède. Il ne prétend pas travailler à la gloire de son rival. Il fait avancer la Légion qu'il commande, & masque si à propos, pour l'ennemi, la batterie qui l'incommode, qu'il reste à douter s'il n'a pas été payé pour le faire. On profite habilement de sa fausse démarche, on sonne la charge, on l'amuse, pendant qu'on fait couler prudemment les gros bagages par des chemins que la peur a dégarnis; & la victoire, qu'il a méprisée, va se ranger sous les Eten-darts ennemis. L'ambition lui fait faire mille étourderies, qu'il n'a su réparer que par la fanfaronade de sa mort qui les a couronnées.

Pourquoi TIMON alloit-il deux fois la semaine promener sa goûte à la

la Cour? Pourquoi Timon, le podagraire sautilloit-il deux fois par jour des quatre étages? Etoit-ce l'amour du Prince, ou l'envie de rendre hommage à ses vertus qui le tiroient de la Ville? Prétend-t'il se mouler sur lui pour le bonheur du Peuple? Avoit-il des obligations assez fortes pour grimper jusqu'à des quatre étages, malgré ses incommodités? Ou n'étoit-ce simplement que pour se donner de l'exercice? Vous n'y êtes pas. Il y avoit un poste vaquant, il le briguoit. Il a fait, pour s'y faire nommer, & ce qu'il devoit & ce qu'il ne devoit pas. Il n'a pas oublié d'intéresser pour lui les Cent-Suisses. Le Perroquet de LAURE ne manquoit pas de biscotins. Tout sert à faire sa cour. PHILINTE auprès de son feu, & sans être sorti de chez soi, s'est vu honoré du poste que Timon courroit depuis deux ans. Son mérite personnel a fait sa cour pour lui, je n'ose pas dire sans qu'il l'ait souhaité. Qu'est-il revenu à Timon de tant d'allées & de venues, de tant de visites & de révérences? La mince satisfac-

tion d'avoir souvent promené sa goutte de P..... à V.... & d'avoir plus fait pour s'en soulager qu'il n'en eut fait sous la foi des Ordonnances de DUMOULIN. C'est toujours quelque chose, dira-t'on, & il auroit pû guérir si Philinte eut été placé quatre ans plus tard.

Est-ce un remord heureux qui retire MONCADE de la finance ? Se repent-il d'avoir partagé les dépouilles du Peuple avec les Publicains ses confreres ? Se convertit-il ? Va-t'il restituer ? C'est juger bien avantageusement de Moncade. Cependant le voilà en marché pour une Charge qui puisse l'annoblir lui & ses enfans. Il donne à l'un un Comté, & à l'autre un Marquisat : il souhaiteroit qu'on vendit des *Duchés-Pairies*. Roturier encuirassé, il appelle de jeunes gens, qui sont bien ses fils, Monsieur le Comte, & Monsieur le Marquis. Ils ont des Armoiries, des Livrées, un Train. Lui-même prend un nom en *ille*, ne permet pas même à son pere de croire qu'il est homme de sa connoissance, & cherche à s'oublier.

Heu-

Heureusement Babet sa première femme est morte, & il se trouve en pouvoir de se hanter dans une grande Maison. Il épouse une *Demoiselle*, qui outre un grand fond de coquetterie, qu'elle lui apporte en mariage, est encore pourvue d'une honnête disposition à le faire enrager. Elle a suffisamment de mépris pour lui, & ne le regarde que comme un *vilain* qu'elle honore, ou comme un fermier qui fait valoir ses terres, comme il ne la regardera lui-même, dans peu, que comme une noble nécessiteuse qu'il nourrit & qu'il entretient par ostentation. Moncade se livre trop à sa passion. Le sang des M... ne se mêlera pas aisément avec le sien, & il se pourroit qu'il eut de sa nouvelle épouse des enfans plus nobles qu'il n'auroit pensé.

Pendant six semaines, ARGENT a abandonné des milliers d'âmes confiées à ses soins, dont il répond à Dieu comme de son âme propre, & dont quelques-unes auroient peut-être profité de ses prédications. Il a été faire parade de son éloquence normande

de, & de ses talens gascons, sur un théâtre où il n'espéroit pas même de le faire, puisqu'il ne connoissoit pas particulièrement les mœurs de ceux qui devoient faire le *frou-frou* de son Auditoire, & qu'il s'étoit étudié à ne pas dire un mot du peu qu'il en savoit par la voix publique. Qu'étoit allé faire là Argene? Prêcher orgueilleusement l'humilité, qu'il prisoit peu, à des gens qui la réleguent à la classe des *Freres-Lais*; déclamer contre le siècle dont il recherchoit les honneurs & les distinctions: tonne, mais avec mesure, contre l'ambition dont il étoit le plus zélé Candidat, & qui avoit marqué sa mission. Ambition, fécond régain de peines. Que de veilles Argene n'a-t'il pas employées pour chercher avec adresse l'art de prêcher Dieu sans en parler, ou de n'en parler du moins qu'en louant les hommes! Combien n'a-t'il pas pris de soins pour avilir & travestir de telle sorte les vérités de la Religion qu'elles pussent être entendues d'une façon à n'en faire croire que ce qui peut

peut plaire, & à ne pas effrayer? Qu'il eût été à son aise s'il eût eu à paroître devant des sourds! Il y auroit gagné & l'Auditoire aussi. Que de douleurs de moins pour lui. Sa démarche mise au chapitre des ridicules; la fausseté de son érudition presque sifflée. Quel sujet de méditation sur l'humilité! Quelle matière contre la passion des honneurs! Argene, réfléchissez-y.

Voilà les quatre états du monde les moins simpatifans, réunis à ne chercher que les honneurs. On hâsarde l'ame, le corps, la vertu & la réputation, pour se satisfaire là-dessus. N'en devroit-ce pas être assez? Non. L'honneur, qui quelquefois guide l'ambition, lui est souvent aussi sacrifié. Cette idole du monde voit crouler son temple & ses autels devant une divinité plus puissante, & tombe lui-même à ses pieds. On veut se rendre recommandable & se pousser, si ce n'est par la vertu & avec gloire, du moins par le crime & à force d'infamie. La route est ouverte, battue, praticable & pratiquée.

C'est

C'est un chemin ferré, qui résistera,
& où l'on trouve bonne compa-
gnie.

J'ai vu DAPHNIS très-petit Sei-
gneur, n'exerçant son autorité qu'à
cent pas de sa Gentilhomiere. A
peine, des bords d'un fossé bourbeux
où trempoit une masure, qu'il qua-
lifioit du nom de son Château, une
Perdrix avoit-elle pris son vol, qu'el-
le n'étoit plus à lui. Son terrain
resserré rognoit les ailes de bien près
au *vol du Chapon*. Mais il avoit une
femme ; grande ressource. Par je
ne fais quel hasard elle prit dans le
Monde comme un champignon qui
se montre le matin sur une couche
où l'on ne l'appercevoit pas la veille.
En une nuit la voilà de sa Dindon-
niere à la Ville, & de-là au Temple de
la Fortune. Sa sœur l'y avoit dé-
vancée, l'y attendoit, & l'y reçût.
Chose rare ! Elles se partagerent les
faveurs de l'Idole, sans se les sépa-
rer. Petite figure mouvante au gré
des caprices, elle fût se mettre
de moitié avec la beauté. Moins bel-
le qu'aimable, plus étourdie que vi-
ve,

ve, & moins spirituelle qu'ingénieuse ; cette petite *Taupe* a fait son chemin avec rapidité entre deux terres. Son cœur automate, délié, fléchissant sous la plus légère impression, a reçu & pris tous les divers tons qu'on lui a voulu faire sentir. Tant de talens ont fait pousser Daphnis. Sa femme l'a pêché du milieu de la fange de son marécage, où il auroit croupi toute sa vie : elle l'a fait hausser. Il est devenu si grand qu'il couvre tous les égaux de son ombre, & qu'il va maintenant de pair.

De tout tems une belle femme a été une bonne recommandation pour son mari.

* „ Lorsqu'ABRAM étoit prêt
 „ d'entrer en Egypte, il dit à SARA
 „ RA ï sa femme : Je fais que vous
 „ êtes belle, & que quand les Egyptiens
 „ vous auront vûë, ils diront :
 „ c'est la femme de cet homme-là,
 „ & ils me tuëront, & vous réserveront
 „ pour eux. Dites donc, je vous
 „ sup-

* Gen. Chap. xii.

„ supplie ; que vous êtes ma sœur ;
„ afin que ces gens-ci me traitent
„ favorablement à cause de vous , &
„ qu'ils me conservent la vie en vo-
„ tre considération. Etant entrés
„ ensuite en Egypte , les Egyptiens
„ virent que cette femme étoit très-
„ belle. Et les premières person-
„ nes du pays en aiant donné a-
„ vis à PHARAON , & l'ayant fort
„ loué devant lui , elle fut enlevée &
„ menée au Palais du Roi. Ils en
„ usèrent bien à l'égard d'Abram à
„ cause d'elle : & il reçut des bre-
„ bis , des bœufs , des ânes , des ser-
„ viteurs , des servantes , des anesses
„ & des chameaux. Mais le Seigneur
„ frappa de très-grandes playes Pha-
„ raon & sa Maison , à cause de Sa-
„ raï femme d'Abram. Et Pha-
„ raon avant fait venir Abram , lui
„ dit : Pourquoi avez-vous agi avec
„ moi de cette sorte ? Que ne m'a-
„ vez-vous averti qu'elle étoit votre
„ femme ? D'où vient que vous a-
„ vez dit qu'elle étoit votre sœur ,
„ pour me donner lieu de la pren-
„ dre pour ma femme ? Voilà donc

„ votre femme *que je vous rends pré-*
 „ sentement; prenez-la, & vous en
 „ allez.”

L'époux n'est pas toujours celui
 qui a le plus à se louer de la beauté
 d'une femme. Le saint Patriarche
 avoit à craindre la mort, s'il se fût
 dit le mari de Sarai. En qualité de
 son frere, il est comblé de biens &
 de richesses. Une belle femme est
 quelque chose d'assez bon pour une
 famille; mais il ne faut pas être son
 mari.

En tout pays, les femmes sont
 partie des instrumens qui servent à
 l'édifice de la fortune. Les Grands
 Seigneurs d'Egypte font leur cour à
 Pharaon, en lui annonçant l'arri-
 vée de Sarai, & en lui loüant sa
 beauté.

Beaucoup d'Abrams, peu de Pha-
 raons, & par tout des Courtisans
 comme en Egypte.

„ ABRAM va dans le pays de
 „ Gerara, pour y demeurer quelque
 „ tems. Il dit, parlant de SARAI sa
 „ fem-

* Gen. Chap. xii.

II. Partie.

„ femme, qu'elle étoit la sœur. A-
„ BIMELECH, Roi de Gerara, en-
„ voya donc chez lui, & la fit en-
„ lever. . . . mais Dieu lui apparut
„ en songe, & lui dit : Vous se-
„ rez puni à cause de la femme
„ que vous avez enlevée, parce
„ qu'elle a un mari. . . . Abi-
„ melech se leva aussi-tôt, lorsqu'il
„ étoit encore nuit. . . . Il manda A-
„ bram, & lui dit : Vous avez fait
„ à mon égard ce que vous n'au-
„ riez pas dû faire. . . . Abraham lui
„ répondit : J'ai songé, & j'ai dit en
„ moi-même : il n'y a peut-être
„ point de crainte de Dieu en ce
„ Pays-ci ; & ils me tueront pour
„ avoir ma femme. D'ailleurs elle
„ est véritablement ma sœur, étant
„ fille de mon Pere, quoiqu'elle ne
„ soit pas fille de ma Mere ; & je
„ l'ai épousée. . . . Abimelech don-
„ na donc à Abraham des brebis,
„ des bœufs, des serviteurs & des
„ servantes : il lui rendit Sara la
„ femme. . . . Il dit ensuite à Sara :
„ J'ai donné mille pièces d'argent à
„ votre frere ; afin qu'en quelque
„ lieu

„ lieu que vous alliez, vous ayez
 „ toujours un voile sur les yeux de-
 „ vant tous ceux avec qui vous se-
 „ rez, & souvenez-vous que vous
 „ avez été prise ”.

Quel Prince qu'Abimelech! Quel-
 le prudence dans son présent! Tous
 les Princes ne l'imitent pas. Plai-
 roient-ils aux femmes, s'ils le fai-
 soient, & un voile leur seroit-il un
 don agréable?

Les fautes des Peres ne servent
 de rien pour les enfans.

* „ ISAAC demeura au pays de
 „ Gerara; & les habitans lui deman-
 „ dant qui étoit REBECCA, il ré-
 „ pondit: c'est ma sœur. Car il a-
 „ voit craint de leur avouer qu'elle
 „ étoit sa femme, de peur qu'étant
 „ frappés de sa beauté, ils ne réso-
 „ lussent de le tuer ”.

Qu'il est flatteur de vivre avec une
 femme, qui ne s'est servi que de
 sa vertu pour notre avancement!
 mais la vertu ne soulève guères.

Tout l'art de MARIAGE ne peut
 ren-

* Gen. Chap. xxv.

dre le poisson méconnoissable. Quel-
que peine qu'on prenne à le faire dé-
gorger, je doute qu'il ne sente tou-
jours la bourbe; à quelque fausse
qu'il le mette, on ne s'y méprendra
point.

Ne t'y trompes pas, **CASSIN**,
malgré ce beau Carrosse doré où tu
mènes, comme en triomphe, ton
épousée, quoique parée & en dia-
mans, quoique plâtrée de différens
noms dont a recouvert son extrac-
tion: ne t'y trompes pas; on fait
ce qu'elle a été, ce qu'elle est, &
combien tu as sacrifié à la faveur en
l'épousant.

On a des ancêtres qui ont vieilli,
& qui sont morts dans les premiers
postes de l'Etat. On hérite quelque-
fois de leur place, & peu souvent
de leur mérite. S'ils ont été hu-
mains & civils, on est dur & dédai-
gneux. S'ils étoient graves, on est
hautain. Quand ils refusoient, per-
sonne ne s'en plaignoit. Ils mettoient
tant d'adoucissement à leurs refus,
qu'on en étoit presque content. On
accorde rarement, & on le fait à'un

air si haut ; que ceux qu'on oblige sont presque fâchez de n'avoir pas été refusés. Par leur affabilité & leur douceur ils ont cherché à se faire des amis, & ils en ont eu. En idole, on se plaît à voir des idolâtres, qui ne sont que des hypocrites. Ils plioient sans bassesse sous les favoris. On se croiroit ravi si l'on reconnoissoit des égaux, je l'ai dit, ils sont morts au sommet de la grandeur ; & Laissons leur fils, leur petit-fils, leur héritier, & leur successeur les a remplacés, & sèche de dépit dans une de ses terres, loin des yeux d'un favori qui l'a rendu, si non la seule, du moins la dernière victime de son ambition.

* „ Il y a un homme qui a paru un insensé, après qu'il a été élevé dans un rang sublime ; car s'il avoit eu de l'intelligence, il auroit mis sa main sur sa bouche. „

Alliances éloignées, connoissances momentanées, vieilles amitiés ; on se sert de tout pour se rapprocher d'un

* Prov. Chap. xxx.

homme qui entra en faveur. Que ne doit pas espérer un frere propre; oubliera-t'on son Oncle?

ARISTON s'est trouvé placé comme par accident. Il en a été le premier surpris, mais très-agréablement. Il s'est crû dès lors de l'esprit, & capable des plus grandes choses. Le miracle de la grandeur d'un nouveau Ministre est pour toute la famille. On a un frere; il est assez proche pour avoir part à l'élévation. Il est nommé par accident aussi, dira-t'on. Non; parce qu'il est frere d'Ariston; & on en est à dire: pourquoi Ariston, qui avoit du pouvoir, & qui vouloit pousser son frere dans les affaires, ne lui a-t'il pas fait avoir l'Intendance du *Chenil*, il m'auroit pas eu le chagrin de lui voir dans l'année un successeur.

Soyez le bien venu T....; venez cher Oncle: aprochez, je suis en faveur; profitez-en. Voulez-vous des biens, des terres, des titres. Choisissez, vous êtes à même. Je suis sur le bord du fleuve, je n'ai qu'à puiser. Avez-vous du goût
pour

pour l'Armée? parlez; décidez-vous. Vous êtes foible & timide, & le repos de la Ville vous plaît. Sauriez vous par hazard qu'une ligne droite, tombant sur une autre ligne droite, fait deux angles droits, ou égaux à deux droits; pourriez-vous vous servir d'un compas? Que dis-je, je vous reconnois pour mon Oncle: cela suffit. Prenez l'équerre, & faites fortune.

On se rengorge, on ne salue que d'une mine, on roule, ou l'on fixe ses yeux insolemment jusques sur une femme; la fatuité filtre à travers de dédaigneuses prunelles; on dégoutte, sans se faire tordre, la suffisance & l'amour propre. Qu'est-il besoin d'y ajouter méthodiquement *Ma sœur la Marquise*? En voilà plus qu'il n'en faut; VARIUS, pour me faire sentir que vous tenez à la faveur par un certain côté. Ce n'est pas, il est vrai, par le plus beau, le plus décent & le plus honnête; mais c'est toujours y tenir. Vous rêvez le jour & la nuit que vous êtes Grand Seigneur. Donnez en tout tems,

Varius. Vous ferez alors tout ce que vous voudrez être. Ne croyez cependant jamais à vos rêves.

* La prudence & la Sagesse de JOSEPH lui firent avoir le Gouvernement de toute l'Egypte. Il usoit avec modération de l'autorité que le Roi lui avoit donnée. La famine devant durer encore longtemps, & PHARAON, lui ayant commandé de faire venir sa famille en Egypte, il y reçût avec joie son pere & ses freres. Avant que de les présenter au Roi, il leur donna, pour toute instruction, de lui dire qu'ils étoient pasteurs de brebis, & qu'ils ne demandoient que la permission de demeurer dans la terre de Gessen: admis à l'audience de Pharaon, ils s'en tinrent à ce que Joseph leur avoit conseillé. Le Prince prudent s'en remit aussi à la probité de son Ministre pour les établir dans la Terre qu'ils avoient demandée, & ajouta, que si vous connoissez qu'il y ait parmi

* Gen. Chap. XLVI. & XLVII.

„ mi-eux *des hommes habiles*, don-
 „ nez-leur l'intendance sur mes trou-
 „ peaux.”

CLARUS adopte l'habit & les mœurs d'une profession, & emprunte ses Bénéfices & ses Titres d'un autre. Il est homme d'Eglise, & homme d'épée; en Ville c'est Monsieur l'Abbé. Y a-t'il un Camp? Clarus est à l'Armée, où il a du commandement, il va à l'ennemi, fait le coup de pistolet, force une brèche. C'est un guerrier; c'est un Héros. La Paix fait rentrer les troupes en quartier: il paroît en plumes, & l'épée au côté, à la Ville, à la Cour, & dans une même Berline sur le chemin de B..., avec Nais, qu'il a soufflée à CHRISIPPE qui se ruinoit pour elle.

Ce qu'est un pion entre les mains d'un bon Joueur sur une table à la Polonoise, tel est ARTEMON. Que d'embûches à éviter dans la route! On prend un chemin de traverse. Combien d'obstacles avant que d'arriver à dame! Le pion y est-il; dès-lors il menace tous ceux qui l'envi-

ronnent, & au milieu de qui il a passé. A droite, à gauche, il prend de tous côtés. Un pion s'avance finement du fond du Damier, lui passe sur le corps sans qu'il l'ait apperçu, & le met au rang de ceux qu'il a fait lui-même disparaître un moment avant.

La fortune n'est pas si appliquée à son jeu, qu'elle ne se laisse aller quelquefois à des distractions dont ceux qu'elle a méprisé, profitent adroitement.

Souvent on est trop tôt récompensé. Tel dont le projet a été appuyé avec feu, & reçu avec satisfaction, qui voudroit qu'on lui permît de le désavouer, & qui est prêt à se repentir d'en avoir trop tiré d'avantages.

On se demande, quelle a été la vocation de THEOBALDE ? N'est-il donc pas encore où il croit que Dieu l'appelle ? Est-il destiné à être plus qu'il n'est ? J'entends répondre qu'ARGENICE & LUCINDE ont fait sa vocation. Jeune adolescent, elles lui ont dit : quittez les livrées du siècle. Il
hé-

hésitoit ingénument, parce qu'il pensoit qu'il en falloit aussi quitter les plaisirs. Elles le détromperent, & il a été tonsuré à deux jours de-là : le voilà Monsieur l'Abbé. Deux autres jours après Monseigneur le Prélat. On n'en est pas resté là ; le voilà Cardinal. Est-ce assez, Théobalde ? pourquoi, dit-il ? Argénice & Lucinde me trouvent encore bien, & j'en veux profiter. Allez votre chemin. Un homme est mort, ajoutez-il ; il laisse un poste à remplir : qui peut mieux lui succéder que moi ? Je conviens, Théobalde, que vous avez son esprit, que savez bien de ses secrets, que vous lui avez plus d'une fois prêté la main dans des occasions qui ne lui font pas d'honneur, & qu'enfin vous êtes un de ceux qui peuvent le mieux nous empêcher de nous réjouir de sa mort ; mais c'est un morceau si friand, & il y a tant de gens qui portent la main au plat, qu'il n'est pas sûr que vous en tâtiez. Il lui succède cependant à peu près comme un Neveu qui le trouve en tête un Exécuteur Testamentaire.

taire. Théobalde baïsse : Argénice & Lucinde ne croient pas avoir vieilli comme lui, qui n'a vieilli qu'avec elles. Il ne leur fied pas de voir un sexagénaire : elles lui battent froid. Il tombe dans le décri. Il s'en apperçoit, & s'enfuit dans son Diocèse pour s'épargner la honte d'être congédié. C'est là, Théobalde, où le Seigneur vous appelloit depuis vingt ans. Voilà votre seule vocation; mais il falloit les froideurs d'Argénice & le mépris de Lucinde pour vous y résoudre.

Un Villageois ne rêve pas comme ANTONIN a passé sa vie. Il n'a pas de pain dans son Village, il entre en condition. Son Maître est transporté, comme par enchantement, à la Cour, & Antonin avec lui. Fermes, Gabelles, Tailles, Dixième, il se voit intéressé par tout, il gagne à tout. Cet homme à qui le pain bis manquoit, tient table ouverte six jours de la semaine. Elle est délicatement servie, & les Grands s'y prient par ragoût. Il meurt enfin avec vingt-mille écus de rentes,
&

& laisse à des Neveux, qui ne le connoissent pas, des Terres, des Châteaux & des Seigneuries.

* „ Après AMAN il n'y a plus
„ de félicité constante à attendre.
„ Regorgeant de gloire, de digni-
„ tés & de richesses; tranquille au
„ sein d'une nombreuse famille;
„ maître du cœur & des affaires
„ d'Assuérus; plus Roi que le Roi
„ même, qui se contentoit de regner
„ dans son Palais & sur des femmes,
„ & adoré par tout le peuple, & par
„ les plus Grands de la Cour, qui
„ fléchissoient le genouil devant lui.
„ Voilà Aman.

„ MARDOCHE'E, pauvre, mais
„ sans desirs, n'espère rien, & ne
„ veut pas plier devant l'idole. A-
„ man ne regarde pas les adorateurs
„ ordinaires; le dédain du Juif lui
„ saute aux yeux, & il ne le voit
„ qu'avec le plus furieux dépit. Ne
„ semble-t'il pas que la fortune est
„ moins pour lui, qui n'en fait pas
„ jouir, que pour celui qui la mé-
„ prise.

Un
* Ester, Chap. III. IV. V. VI. & VII.

„ Un Ministre superbe se sert de la
„ foiblesse & du nom du Prince pour
„ se faire adorer. Il veut toujours
„ faire sentir aux Peuples qu'ils sont
„ esclaves. Ne seroit-il pas plus habi-
„ le s'il s'occupoit à le faire oublier.
„ Aman, entêté de sa grandeur,
„ va trouver le Prince, se plaint que
„ l'orgueil de Mardochée offense le
„ Roi même, & que sa propre gloi-
„ re demande la punition du cou-
„ pable. Le Roi en croit Aman.
„ Avoit-il le tems de faire autre-
„ ment? Sa chere ESTHER l'atten-
„ doit, & tout ce qu'il pût, fut de
„ signer précipitamment un Edit tel
„ qu'il avoit plu à Aman de le fai-
„ re dresser: il est excusable. Quel
„ moyen de s'amuser avec un Mi-
„ nistre, quand on est pressé de se
„ rendre chez une femme qu'on ai-
„ me?
„ Le fatal Edit vole par tout
„ l'Empire, pour y faire massacrer
„ tous les Juifs, jusqu'aux enfans,
„ en un même jour & à la même
„ heure. Cet ordre fait raisonner
„ la Ville, la Cour & les Provin-
„ ces

„ ces. On dit d'abord que ce sont
 „ des mutins qui ont conspiré con-
 „ tre l'Etat. Les plus sages disent,
 „ mais tout bas, que c'est qu'on en
 „ veut à leur argent. Qui pourroit
 „ s'imaginer qu'il n'y avoit qu'une
 „ révérence refusée par un particu-
 „ lier ?”

Quel fleau pour un Peuple qu'un
 premier & unique Ministre, quand
 un Roi n'est Roi que de nom, & qu'il
 est satisfait de l'être à table ou dans
 ses appartemens !

„ L'Edit n'abat pas Mardochée.
 „ Il ne craint que Dieu qui est au-
 „ dessus des Rois & de leurs Mini-
 „ stres ; & c'est devant Dieu qu'il
 „ s'humilie. Son intrépidité offense
 „ Aman. Le jour de la vengeance
 „ générale semble trop éloigné pour
 „ celle qu'il se destine particulière-
 „ ment : il veut la hâter. Après un
 „ Conseil tenu entre ses créatures &
 „ ses domestiques, il fait dresser dans
 „ la cour de son Palais une potence
 „ de cinquante coudées, pour y at-
 „ tacher Mardochée.

„ Esther est avertie de ces prépa-
 „ ratifs.

» ratifs. Elle détrompe Assuérus sur
 » la conduite d'Aman, l'éclaire sur
 » ses desseins, & l'amène à révoquer
 » l'Arrêt qu'il avoit donné contre la
 » Nation Juive, & à condamner son
 » ambitieux favori à être pendu au
 » même gibet qu'il avoit fait élé-
 » ver. »

La puissance n'est qu'un prêt que
 la fortune nous fait, pour nous le re-
 demander un jour avec usure. Quel-
 le instruction que la chute d'Aman
 pour ceux qui le suivent dans sa gran-
 deur !

Dans un rang élevé on a sou-
 vent moins de flatteurs que d'enne-
 mis.





XII. LEÇON.

DES AMIS.

COMME il y a des antipathies forcées qu'on ne peut ni définir ni combattre, il y a de même des sympathies auxquelles il n'est pas permis de résister. Les premières sont les principes de l'éloignement des personnes qui en sont l'objet; & les dernières forment les liens des cœurs & les unions que l'on nomme amitiés.

Dans les antipathies, on évite soigneusement de se trouver avec ceux pour qui on les ressent. Si le hasard nous fait rencontrer avec eux, nous sommes troublés & déconcertés, & nous cherchons à nous débarrasser de leur présence. Les haïssons-nous? Non! Mais nous ne pouvons les voir par un mouvement qui nous domine, qui est plus fort que nous, & que nous ne pouvons réprimer. Nous

n'avons souvent pas de meilleures raisons à donner des amitiés que nous contractons.

On est conduit fortuitement dans une compagnie : on examine du coup d'œil les personnes qui la composent ; & l'on se détermine subitement en faveur de quelques-unes d'entr'elles, contre toutes les autres ; les droits du Sexe aimable exceptés. Si l'on vient à présenter des cartes, & à lier des parties, on souhaite tout le bonheur possible à tels de la compagnie qu'on voit pour la première fois, & à qui on n'a jamais parlé ; & tout le malheur à d'autres qu'on ne connoît ni plus ni moins. Nous nous intéressons vivement à la chance des premiers, & nous fortons d'avec eux gais ou tristes, selon les divers accidens de fortune qu'ils ont essuiés. D'où vient cette prévention, & sur quoi est-elle fondée ? Je ne crois pas la chose définissable. Dira-t'on que c'est la convenance des goûts ? On ne se connoissoit pas. L'union des sentimens, a-t'on eu le tems de les approfondir ? Est-ce la simpatie des humeurs ?

meurs ? On n'a pas même fait voir que l'on en avoit. Qui est donc ce charme qui nous entraîne & qui nous emporte malgré nous ? C'est la simpatie. Définition peu satisfaisante, dont nous ne connoissons rien que les suites. Un peu de commerce entre ceux que la simpatie prévient si favorablement, & c'est assez pour en faire des amis.

Il y a des personnes qui se lient & qui s'unissent ensemble, sans simpatie effective, & sans être attirées l'une vers l'autre par ce sentiment intérieur qui préside à l'amitié. Ce sont les penchans, l'habitude & le plaisir de la société qui les déterminent. C'est, je crois, à cause de la commodité du terme & de l'usage qu'on en avoit, qu'on est convenu d'appeler ces personnes des amis.

S'il n'y a pas de joie plus naturelle, plus sensible & plus satisfaisante que celle de se voir aimé, que ne doit-on pas faire pour l'être ? Que de regrets, si on y a négligé quelque chose ! L'homme qui aime tant le

plaisir devoit bien se procurer celui-ci.

AGATHON & EUTICHE jouissoient du bonheur de s'aimer uniquement; du moins ils le croyoient. Elevés ensemble dans un même Collège, ils avoient commencé là les liens qui les unissoient; ils se sont retrouvés à l'Académie; ils ont fait tous deux les mêmes exercices, & ils y ont encore resserré leurs liens. Le cœur d'Agathon étoit tout aux plaisirs, celui d'Eutiche en imitoit parfaitement le ton. Tous deux pénétrés d'affections ressemblantes, ils se trouvoient des penchans si noués, qu'une partie fine les rendit amis inséparables. Elle fut suivie de mille autres. Ils ne se faisoient point de secret. Leurs biens étoient égaux: tout étoit commun entr'eux. Mêmes équipages, même Hôtel, même goût dans les habillemens, même bourse, même habitude, mêmes plaisirs, mêmes maîtresses. C'est pousser loin l'amitié: Voilà d'excellens amis; on ne se peut convenir mieux. Ils l'ont crû de même, & avoient juré de ne se

se séparer qu'à la mort, en avouant, avec tristesse, qu'il est sensible pour des amis de ne pouvoir pas faire autrement. Ils ont ainsi vécu trois mois entiers. Bientôt Agathon est devenu plus réservé avec Eutiche. Ils se tenoient sous le brax aux promenades, & avoient toujours quelque chose à se dire. Agathon s'y promene seul, réfléchit seul, & parle seul. S'il répond quelquefois à Eutiche, c'est avec distraction, & sans suite. Il lui donne de faux rendez-vous, pour s'en ménager de vrais. Celui-ci qui se trouve la dupe de sa confiance pour Agathon, l'épie, & fait tant qu'il découvre qu'il est amoureux d'EGLÉ, & que c'est pour elle qu'il fraude des momens qu'il doit user pour lui. Il a vu cent fois Eglé sans y faire attention. La réserve d'Agathon le pique; il lui trouve des attraites qui n'avoient pas été remarqués en elle; ils l'agacent. Une mine les décide à s'en faire aimer. Eglé n'attendoit qu'un nouveau soupirant pour planter là Agathon. Eutiche s'offre, est accepté,

& l'autre est remercié. Il jette feux & flammes contre son rival; il veut le percer aux yeux de son ingrate & de son infidelle Maîtresse; & prend si bien ses mesures qu'il est certain de la perfidie d'Eutiche. Il n'en est que plus animé à se venger. Ils ne sont pas gens à reculer; ils se cherchent, ils se trouvent, & l'un sacrifie l'autre à sa passion.

Il a fallu vingt ans de préparatifs pour coudre une liaison de trois mois, qui s'est détachée par la plus indigne catastrophe.

Voilà l'amitié de nos jeunes gens; c'est tout feu. Bras dessus, bras dessous : de l'anphithéâtre on entend sonner les baisers que se donnent au Théâtre ces chers & bons amis. Le moment d'après, entre la poire & le fromage, nos deux féaux, sur un rien, s'égorgent cordialement.

Le mépris de la vie n'est un héroïsme que dans la spéculation. Après la cause de la conscience, il n'y a rien qui le doive faire tollerer, que la défense de la Patrie, ou celle du Prince. Si l'on y ajoute la cause de
l'hon-

l'honneur, avec combien de prudence doit-on lui marquer des bornes? Il est honteux, deshonorant, criminel de mourir pour ses passions, & de s'exposer en se vengeant. C'est bien restreindre les droits de l'honneur: mais peuvent-ils l'être trop?

C'est à présent que les jeunes gens devraient dire; *sauvez-moi de mes amis, Seigneur, je ne crains qu'eux.*

L'étourderie commence les unions des jeunes gens, le libertinage qui les affermit quelquefois, les rompt souvent. On en convient. Mais qu'y a-t'il à redire sur l'amitié de CRATÈRE & D'ACTÉON? Ce sont-là deux bons amis, & c'est bien d'eux que l'on peut dire que l'un n'a rien qui ne soit à l'autre. Je le fais comme vous, & je crois même la communauté trop établie & trop étendue. Entre nous deux, sans déroger aux droits de l'amitié, Actéon ne pourroit-il en excepter sa femme? Cela vous étonne. Apprenez que Cratère est moins l'ami du mari que l'Amant de Madame. Voici mes preuves. Par un de ces revers de

fortune imprévûë, Actéon voyoit ses biens sur le point d'être saisis. Cratère l'a su; il aimoit depuis longtemps la femme d'Actéon, & ne cherchoit qu'un moment heureux pour se déclarer. Il a profité de celui qui se présentoit, & a couru faire à Actéon des offres réelles de tout ce qui dépendoit de lui. Quoiqu'embarrassé, le mari n'osoit accepter; mais sa femme a fait honneur aux offres de Cratère. C'est à elle à qui il a tout donné, & à qui il a obligation d'avoir tout reçu; c'est elle qui s'est chargée de la reconnoissance du bienfait, & qui l'a quitte de jour à autre depuis dix ans avec une exactitude & des façons, dont elle n'est pas le seul exemple. Il ne se passe pas de jour que Cratère ne soupe chez Actéon qui ne sauroit se passer de lui. C'est son meilleur ami, son intime; il laisse souvent de longs après soupers à la gratitude de sa femme envers Cratère. Quelle reconnoissance! En voit-on de plus entières? Non, mais on en voit de pareilles; comme on voit des amis semblables à Cratère, qui ne doi-

vent

vent leur constance en amitié qu'aux femmes de ceux avec qui ils en jouient la parodie. Que de généreux pour les Maris à cause des femmes !

Il y a une sorte de liaison, qui n'est proprement qu'une demie amitié. L'une des deux personnes y fournit toujours plus que l'autre, ou, pour mieux dire, y fournit tout ; de sorte qu'il n'y en a qu'une qui aime bien, & que l'autre se laisse aimer plutôt qu'elle n'aime.

Cela vient de la puissance que l'une a de faire du bien, & de la nécessité que l'autre a qu'on lui en fasse. Il y a un certain filoutage en amitié, dont on ne s'apperçoit qu'à la fin. On se trouve le cœur captivé par des façons engageantes, & l'on s'assujettit à un homme rusé qui trompe agréablement, & qu'on s'accoutume malheureusement à aimer. Lui fait-on du bien, c'est un ami ; si l'on cesse de lui en faire, c'est un ennemi que l'on a de plus.

L'on n'achete souvent qu'un ingrat par ses bienfaits. On rougit d'avoir reçu, comme on se dégoûte de

donner. On ne crie contre les ingrats que par air, ou pour se faire croire capable d'avoir fait du bien, ou pour se faire pardonner la dureté naturelle que l'on a. Presque personne ne parle des bienfaiteurs, parce que ce seroit presque avouer que l'on y a eu recours, & qu'on n'aime point à introduire un tiers dans le détail de ses besoins.

Ceux qui autorisent à l'ingratitude, ce sont les bienfaiteurs. On donne avec tant de vanité; on fait acheter si cher le moindre bienfait, on humilie si fort ceux qui reçoivent, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner s'ils fuient de si loin ceux de qui ils tiennent quelque chose.

Plus on a de grandeur d'ame & de noblesse dans les sentimens, moins on a de peine à être reconnoissant. Il en coûte cher à l'amour propre pour n'être pas ingrat.

Qu'on est heureux d'être en état de donner! Qu'il y a de vertu & de bonheur à faire mille ingrats! Qu'oi-
qu'on en dise, ce n'est point être dupe; c'est avoir gagné beaucoup,
si

si dans dix mille bienfaits on a obligé un seul homme de bien.

AVARIN & GRIPARDON se sont trouvés liez de complicité. Petits Commis ensemble; Directeur & Contrôleur dans le même Département, ils se sont achetés l'un & l'autre aux dépens des Aides. Ils ont pris un sol ensemble dans une même Sous-ferme, & se sont poussés ensemble dans de bonnes affaires. Mêmes vilenies, rapines communes, mêmes concussions. Avarin & Gripardon s'aiment toujours, disoit-on. Le premier communique à celui-ci un nouveau projet d'Impôts. Ce dernier l'écoute attentivement, tire le secret de l'autre; consomme les jours & les nuits à en rédiger un plan. Il le présente au Conseil, il passe avant qu'Avarin en ait le moindre vent. L'Edit en est publié; & Avarin, pour se venger de la perfidie de Gripardon, risque de se perdre. Il remet aux Ministres des Mémoires contre lui. O! intérêt, point d'amis sans toi; point d'amis par toi!

Vous vous plaignez que depuis dix
jours

jours AGAPET vous néglige. Il paroît, pour vous, qu'il soit hors du monde. Vit-il? Ne vit-il pas? on en doute. Les cercles où il s'est acquis le grand nom *d'aimable*, languissent tristement après lui. On se transporte à son logis : son Portier dit, d'un ton rustique, qu'il n'y est pas. Non : il n'y est pas, même pour ce qu'il aime le mieux, ni pour HERSILIE avec qui il use si souvent les nuits dans sa *petite Maison*, ni pour DERCETTE, qui a fait avec lui tant d'infidélités au jeune Duc qui se ruine pour elle. Qui peut l'obliger d'abandonner ainsi ses amis? Sans doute ce ne peut être que quelque affaire grave, & une des plus graves pour lui ; depuis ces dix jours retiré, enseveli, enterré dans une *Mansarde* entre six Tailleurs, il rogne, il taille, il gâte des étoffes pour parvenir à racourcir une manche, & à donner un autre tour à un pli. Il possède la coupe des habits dans la perfection. Il est aussi vain de ce qu'il fait là-dessus, que *le Maître* * qui

* Fameux Tailleur.

qui en vingt ans a gagné un équipage & un petit château à ce métier. Voulez-vous voir Agapet ravi, enchanté, pétillant de joie ? l'y voilà. Il a réussi ; la manche est à son goût, & le pli a bonne grace. Il endosse cet habit merveilleux qui lui a coûté tant de veilles, de peines & de soins. Il triomphe, il se mire ; il jouit tout à la fois & du plaisir de son invention, & de la surprise de ses amis, & des éloges qu'il attend sur ses talens. Il ne reparoit enfin que pour faire admirer cette merveilleuse manche, & la galante tournure de ce pli. Il les fait voir au *petit Cours*, aux *Tuilleries*. Il paroît aux spectacles ; y vient-il voir le début de la nouvelle Actrice ? Non, c'est pour y montrer sa manche & son pli. Il plaisante sur les habits de ses amis ; ils se trouvent eux-mêmes ridicules, ils ne se croient plus habillés, & consentent à s'enfuir chez eux jusqu'à ce que la vigilance & l'adresse d'un Tailleur viennent les mettre en état de se montrer sans rougir. Quel ami ! quel excellent ami qu'Agapet, dès

dès qu'il consent à doner des *patrons* de Chef-d'œuvre !

Les femmes n'examinent dans un homme que les accessoires. C'est le visage ou la jambe qui les frappe. Si elles veulent de l'esprit, le badin leur suffit. Le cœur est la dernière chose à quoi elles pensent ; encore ne lui demandent-elles que de la tendresse. Les hommes se passent entr'eux tout le superficiel du mérite qui touche les femmes. Les vices grossiers exceptés, les travers de l'esprit & de la conduite, & le défaut de sentimens ne les inquiètent guères. Pour la raison, dans une clause à part, il est dit qu'elle ne paroîtra pas ; c'est le secret des amis. Si, par hasard, on pense au cœur, on y cherche beaucoup de complaisance, & de la probité autant qu'il en faut pour ne se pas trouver la dupe de ceux avec qui on se lie.

Que l'intérêt, l'ambition ou la jalousie rompent les nœuds des unions du siècle, qui peut en être surpris ? Qu'un ami à la mode prenne la femme pour caution des services qu'il rend

rend au mari; c'est ce qui est tous les jours sous nos yeux. Voit-on la Charité Chrétienne se soutenir mieux dans le cœur de ceux qui la prêchent. Une petite satisfaction, une jalousie de direction, une concurrence les brouillent & les divisent. Ils sont aussi hommes du siècle. Ils s'aiment aussi peu que les hommes du siècle, & se haïssent davantage. Il ne leur manque que des armes pour les voir se signaler par les mêmes fureurs.

THEODULE étoit à la tête d'une Paroisse étendue. Il y brilloit par des Prônes éloquens. Les Maris le courroient pour son esprit, & leurs dévotes moitiés pour sa bonne mine & pour sa belle main. La foule étoit à son Confessional; les femmes du moins, car pour les hommes, ils n'y étoient pas admis: & entre les femmes, celles encore qui avoient un rang dans le monde. Une Dame de nom prend un Hôtel sur sa Paroisse. Théodule convoite d'abord la direction de sa conscience. Quel honneur! quel contentement d'avoir une Duchesse pour Pénitente! Visite sur visite, &
pas

pas un mot de la direction. Le Vicaire, bon vivant, homme sans façon, plaît à la Dame; elle s'attache à lui, en fait son Directeur, son confident & son ami (car une femme veut qu'on soit propre à tout.) Théodule, qui se voit enlever une aussi bonne pratique, déchalande le Vicaire, met tout en œuvre pour le perdre, intéresse ses chères filles dans sa vengeance, & il ne faut pas moins que tout le crédit de l'illustre Pénitente, pour l'y soustraire.

EUDOXE n'étoit bien qu'avec CALLIDE, & celui-ci ne se trouvoit bien qu'avec Eudoxe. Clercs ensemble, tonsurez ensemble, ils ne se quittoient pas depuis leur enfance. Ils n'avoient pas été séparés dans leur cours, dans leur Séminaire, & avoient reçu tous deux le Chapperon, après avoir soutenu ensemble leurs *Sorboniques*. Eudoxe, qui avoit de bons amis, est averti à tems d'un Bénéfice vaquant. Il fait part de l'avis à son cher Callide, & lui détaille les tenans & aboutissans dont il attend la réussite pour sa nomination. Ils se séparent;
Cal-

Callide prend la poste au même moment, se sert des instructions qu'Eudoxe lui a données, & obtient le Bénéfice. Il ne reste à la Cour que pour triompher plus insolamment de la confiance de son trop foible ami qu'il avient de trahir si lâchement.

Si l'on est assez malheureux pour ne pouvoir se suffire à soi-même, il faut se résoudre à être dupe, ou s'êcher d'ennui.

NICANDRE aimoit AGLAURE, & ne désiroit que de faire consentir ses parens à la lui accorder. PHORBAS, son ami depuis dix ans, s'offre à en porter les premières paroles, & à entamer l'affaire. Nicandre se félicite d'être en d'aussi bonnes mains. Phorbas est homme d'esprit, sait s'insinuer, & ne peut manquer de persuader. Oui, sans doute; & il tire si bon parti de ses talens qu'il épouse lui-même Aglaure au bout de quinze jours.

* „ Samson, s'étant vû trompé „ par sa femme qui avoit redit aux „ jeu-

* Les Juges Chap. xiv.

„ jeunes gens de la Ville, l'explica-
 „ tion qu'il avoit eu la complaisance
 „ de lui faire de l'énigme qu'il leur
 „ avoit donné à expliquer, entra dans
 „ une grande colere, & revint dans
 „ la maison de son pere. Cependant
 „ sa femme épousa un de ces jeunes
 „ hommes & de ses amis qui l'avoient
 „ accompagné à ses nôces. ”

Un ami à qui notre bourse est ou-
 verte est bien prêt de devenir notre
 ennemi.

* „ Tel promet à son ami par une
 „ honte indiscrete, qui le rend ainsi
 „ gratuitement son ennemi. ”

† AMNON, fils de David, „ con-
 „ çût une passion violente pour la
 „ sœur D'ABSALON, aussi fils de Da-
 „ vid, qui étoit très-belle & qui s'ap-
 „ pelloit THAMAR. Il la voyoit tous
 „ les jours, & sa passion devint si ex-
 „ cessive qu'il en tomba malade. Elle
 „ étoit vierge, & il lui paroissoit dif-
 „ ficile de rien faire avec elle. con-
 „ tre l'honnêteté. Or, Amnon avoit
 „ un

* Ecclesi. Chap. xx.

† Les Rois Liv. II. Chap. XIII.

„ un ami fort prudent, qui s'appelloit
 „ JONADAB. Il dit au Prince, d'où
 „ vient, Seigneur, que vous maigrif-
 „ sez ainsi de jour en jour? Pourquoi
 „ ne m'en dites-vous point la cause?
 „ Amnon lui répondit: j'aime Tha-
 „ mar, sœur de mon frere Absalon.
 „ Jonadab lui dit: couchez-vous sur
 „ votre lit, & faites semblant d'être
 „ malade; & lorsque le Roi, votre pe-
 „ re, viendra vous visiter, dites lui:
 „ que ma sœur Thamar vienne, je
 „ vous prie, pour m'apprêter à man-
 „ ger, & qu'elle me prépare quelque
 „ chose que je reçoive de sa main...
 „ Amnon suivit le conseil de son in-
 „ digne ami..... David lui envo-
 „ ya Thamar, que le Prince fit pas-
 „ ser dans son Cabinet, sous diffé-
 „ rens prétextes; & étant plus fort
 „ qu'elle, il lui fit violence; & en
 „ abusa.”

La source des Jonadabs n'est pas
 tarie: elle a couvert nos champs de
 ses flots épouvantables. Les amis
 sont des complaisans impies, des ou-
 vriers d'iniquités, & des artisans d'in-

cestes & d'adultères. Grands du monde, voilà quels sont vos amis. Les Ammons ne sont pas sans avoir des Jonadabs.

* Y a-t'il encore des amis, comme David & Jonathas. Le Prince voit David remonter couvert de gloire, en triomphe dans Jérusalem, comme libérateur du Peuple Juif: il n'a pas contre lui une basse jalousie du succès de son combat contre Goliath. Il l'en aime davantage, s'attache intimement à lui, & veut des-lors transformer son ami en soi-même. Il le fait revêtir de ses habits, lui donne ses armes, son arc, son épée & son baudrier: ravi qu'en tous lieux on prenne David pour Jonathas. Si Saul, Pere de ce Prince, persécute David pour un refrain de chanson, dont le peuple avoit honoré son triomphe, la colere du Roi ne sert qu'à faire fortir l'amitié de Jonathas. Si l'on tend des pièges à David, Jonathas l'en fait

* Les Rois Liv. I. Chap. XVIII. XIX. & XX.

„ fait avertir. Est-il obligé de se re-
 „ tirer de la Cour : ce Prince em-
 „ ploie son crédit & ses amis pour le
 „ faire rappeler. Saul veut percer
 „ David de son Javelot ; Jonathas se
 „ met entre-deux , prêt à parer de
 „ son corps les coups qu'on porte à
 „ son ami. O ! amis , y en a-t'il
 „ d'entre vous qui le soient jusques-
 „ là ? David , fatigué des mauvai-
 „ ses façons de Saul , prend dessein
 „ d'aller chez les Philistins. A ce
 „ dernier adieu , Jonathas , dans les
 „ transports ordinaires à de vrais
 „ amis dans d'aussi tristes conjonc-
 „ res , lui cède tous ses droits à la
 „ couronne , & se trouve plus heu-
 „ reux d'être le premier après Da-
 „ vid , que de se voir au-dessus de
 „ lui. ”

Voilà ce que l'on peut appeller un
 ami généreux. La nature , la géné-
 rosité , & la gloire de la véritable a-
 mitié donnent plus de prix à l'union
 des bons cœurs , qu'au superficiel
 bonheur de regner. Mais où y a-t'il
 de tels amis ? on ne cherche dans les
 amis que le profit de l'amitié : le

moindre intérêt brouille des amis de vingt ans. Que de liaisons que l'intérêt fautive ! Que de liaisons qu'il découv !

Un accident vous plonge dans une malheureuse affaire , dont une somme d'argent peut vous sortir ; THEOPHILE est votre ami : c'est un dévot, une personne d'une assiduité exemplaire aux Offices : vous comptez sur lui, & il est à croire que c'est lui faire plaisir que de lui procurer l'occasion de faire du bien. Dans un si beau point de vûë j'admire Théophile : il faut que je suive son ami infortuné jusques chez lui pour me détromper sur son compte. Théophile sollicité pousse de grands élans, jette les yeux au Ciel, soupire, & dit enfin à son ami qu'il ne peut pas lui être utile; que tout ce qu'il peut faire c'est de prier Dieu qu'il puisse se tirer de l'embaras où il est. Théophile ne dit pas qu'il n'a pas d'argent : il en a : & pour beaucoup il ne voudroit pas faire un mensonge. Il prend un détour dévot pour désobliger son ami d'une façon à ne lui

lui donner, à ce qu'il croit, que plus d'estime pour lui. Je ne vous dirai pas, dit il, que je suis sans le fol, j'ai de l'argent, Dieu-merci, & autant qu'il en faut pour les petites commodités de la vie ; mais il ne m'appartient pas. Dieu, dont je le tiens, ne m'en a fait que le dépositaire, & j'en dois compte à mes enfans à qui il est. Je ne suis pas le maître d'en disposer. Si vous demandiez de moi quelque chose, qui fût plus en ma disposition, je me ferois un devoir de vous rendre service ; mais pour ceci, il n'y faut pas penser. J'espère que nous n'en serons pas moins amis. Une cloche tinte : Théophile prend son livre, ses gans & son chapeau, laisse là son ami confus & surpris, court à l'Eglise entendre une Messe, & remercier Dieu de ce qu'il a eu la fermeté de ne pas être charitable.

Je ne balance pas à préférer un Usurier à dix pour cent, qui me prête son argent dans une circonstance fâcheuse, & dont dépend mon honneur, mon crédit, & ma réputation,

à un Théophile qui me devient inutile avec toutes ses patenôtres & ses dévotes grimaces.

Le Panégirique de deux amis est fait, lorsque celui qui prête regarde celui qui emprunte comme quelqu'un qui redemande un argent qui lui appartient, & qu'il le lui accorde avec une espèce de reconnoissance.

FIN de la seconde Partie.



P